

# Largentière - 1944



## II

### Les Harmonistes Associés du Hasard

## Gare de Largentière

Le train arrêté vomissait ses derniers crachats de vapeur. Tout le monde descendit. Les voyageurs traversèrent la petite gare avant de rejoindre les différentes personnes qui les attendaient ou s'éloignaient pour rejoindre le village.

Jean Bresles n'attendait personne. Comme il travaillait sur un chantier près de la gare, il avait profité de l'occasion pour venir se renseigner sur les horaires des trains de marchandise. Il pouvait ainsi programmer des livraisons de bois qui étaient son fonds de commerce. Charpentier mais aussi menuisier, et à l'occasion croque-mort. Ce n'est pas cette dernière activité qu'il préférait mais il reconnaissait qu'elle était fort lucrative surtout lorsque de riches particuliers faisaient appel à ses services. Et il fabriquait des cercueils de qualité !

A l'arrivée du train, il discutait avec l'Arsène, un artisan maçon, qu'il connaissait bien car ils avaient partagé quelques chantiers.

L'Arsène venait chercher de la famille qui avait pris le dernier train. Jean attendit que tout le monde ait disparu pour se rendre au guichet, les sempiternelles litanies de l'Arsène commençant à le fatiguer.

Mais au moment où il s'apprêtait à traverser la rue, il s'arrêta surpris par la drôle de scène qui se déroulait devant la station ferroviaire, une dame d'un certain âge s'avancait vers les voyageurs pour leur demander un renseignement mais ces derniers s'écartaient vivement pour ne pas avoir à lui répondre. À leur tenue vestimentaire, il avait compris qu'ils étaient étrangers mais ce n'était pas une raison pour se comporter de cette façon.

Cela ne correspondait pas à l'idée qu'il se faisait des rapports humains. Il décida d'agir puisque cette dame avait besoin d'un coup de main.

Alors qu'il venait de formuler sa réflexion à haute voix, Arsène le retint par la manche pour l'arrêter :

— Tu vas où Jean ? Tu ne vois pas que ce sont encore des espagnols qui viennent encore nous envahir. Il en arrive par wagons entiers. Laisse-les se débrouiller, qu'ils retournent dans leur pays, l'Ardèche ne va pas accueillir toute la misère du monde tout de même. C'est une sale race, ces espagnols, tous des rouges qui ont déjà perdu la guerre, tu te rends compte ?

Jean fut assez surpris par les commentaires de l'Arsène mais comme il n'avait pas envie de polémiquer, il se contenta de dire à son collègue artisan avant d'aller à la rencontre d'Ana et de ses trois enfants perdus dans une gare de l'Ardèche, pays dont ils n'avaient jamais entendu prononcer le mot à ce jour :

— Ecoute Arsène, ce sont trois gosses et leur mère qui ont besoin d'un coup de main. Ce ne sont pas eux qui vont te faire du tort dans ton boulot alors excuse-moi mais toi qui n'as que ta fameuse charité chrétienne à la bouche, moi je préfère la mettre en pratique plutôt que d'en parler. Et puis l'Arsène, je croyais que ton père avait des origines italiennes et qu'il avait été content que des ardéchois de souche l'accueillent, non ? Allez salut l'Arsène ! A la prochaine et le bonjour à la Bérengère !

Arsène encaissa la remarque sur ses origines " rital " qui lui avaient valu tant de moqueries par le passé avant que son remarquable travail de maçon n'inverse la tendance. Mais accepter ces sales pouilleux était une honte pour son pays d'adoption.

Cette vermine rouge, une plaie de l'humanité ! Vivement qu'un gouvernement fort en finisse avec les délires de ce sale juif qui avait dirigé ce Front Populaire. Vivement l'arrivée d'un guide comme en Italie ou en Allemagne, ils allaient voir tous ces étrangers comme on repart dans l'autre sens sans demander son reste.

Arsène était loin d'être bête et s'il lui arrivait de dépasser les bornes lorsqu'il s'attardait au café principal de Largentière, il approuvait cette colère des habitants qui voyaient cette invasion néfaste de Rouges qui étaient concentrés dans l'ancienne usine de moulinage désaffectée. Et ce Jean, bon sang !, un vrai français, qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Il ne le savait pas communiste, encore moins socialiste et même pas chrétien.

Mais il n'eut pas le temps de trouver une explication logique à cette attitude incompréhensible car il venait d'apercevoir sa belle-mère qui à grands renforts de gestes l'appelait !

Elle se demandait bien ce que faisait son nigaud de gendre à rester seul de l'autre côté de la gare en secouant bêtement la tête.

J'arrive, j'arrive belle-maman !, cria Arsène qui n'osa même pas regarder Jean qui avait rejoint l'étrangère et sa marmaille !

Ana dévisagea le jeune homme qui venait de l'aborder gentiment. C'était un sacré gaillard. Moins grand que son Iñigo mais avec des épaules de déménageur.

Il ressemblait à un joueur de pelote basque, il avait un visage franc, des pommettes saillantes, un nez droit comme un bec d'aigle, une mâchoire carrée et des petits yeux rieurs qui donnaient confiance. Après l'avoir saluée, Jean expliqua sa démarche :

— Madame, j'ai l'impression que vous cherchez quelque chose et j'ai bien vu que vous ne pouviez pas compter sur mes compatriotes pour vous renseigner puisque ils vous fuient comme la peste.

— Oui, répondit Ana qui avait compris le sens de la remarque de Jean, je cherche le camp de réfugiés basques à Largentière dit-elle d'un ton saccadé dans un français approximatif.

Jean qui savait où se trouvait le camp de réfugiés lui répondit :

— Ecoutez, lui dit-il, s'efforçant d'utiliser des mots simples. Le camp se trouve de l'autre côté de Largentière près de Chassiers. Voulez-vous que je vous emmène ? Je vais chercher ma mule et la charrette et je vous y conduis, d'accord ?

Comme Ana n'avait pas bien compris la proposition de Jean, elle expliqua à ce gentil français en fronçant les sourcils qu'elle souhaitait que ce dernier parle moins vite. Et dans ces cas-là, la meilleure chose à faire est d'utiliser le langage des signes pour accompagner les dialogues.

Et ce fut efficace puisque Pélagie, la mule de Jean, menait bon train, ses sabots claquaient sur le pavé ardéchois.

Diego était assis entre Ana et Jean à l'avant, et Pablo et Andoni assis sur la banquette arrière. La charrette progressait lentement même si on n'était plus obligé de traverser le cœur historique de la petite ville depuis que la municipalité avait ouvert une route en lieu et place de la piste qui longeait la Ligne.

Jean qui menait l'attelage d'une main ferme détaillait les différentes entrées de la ville qui se faisaient par les ponts qui enjambaient la Ligne.

Derrière le pont des Récollets, la piste abandonnait la ville pour se frayer un passage étroit entre la rivière et la paroi rocheuse. À l'arrière de la charrette, Andoni interpella sa mère :

— Maman ! Maman ! Tu as vu le château ? Il est beau !

Ana traduisit l'intervention d'Andoni :

— Oui, jeune homme, c'est un beau château ajouta Jean, je t'emmènerai le visiter. Il est vieux, tu sais. Il contrôlait toute la vallée, sans penser que le jeune basque ne comprenait pas grand-chose de ses explications.

Ana servit à nouveau d'interprète en expliquant à Andoni que Jean pourrait leur faire visiter le vieux castel.

— Moi aussi maman, je veux aller voir le château avec Andoni et le monsieur !

— Oui, les enfants, on demandera au monsieur de nous guider.

— Jean, madame, euh ... señora, Jean !, ajouta-t-il accompagnant sa demande d'un large sourire.

Ana le lui rendit, ce français était un gentil garçon car même si le trajet n'avait rien d'exceptionnel, ce petit voyage en charrette était bien agréable.

Et les enfants appréciaient.

Ils ouvraient grand leurs yeux.

Mais ils découvrirent bientôt le camp des réfugiés qui était une ancienne usine de moulinage, Ana eut froid dans le dos en voyant l'immense ruine. Jean stoppa l'attelage près du pont qui enjambait la Ligne :

— Voilà, c'est là !, vous êtes arrivés. Ne bougez pas, je vais vous aider à descendre.

Il déchargea les quelques bagages des réfugiés et au moment où il allait saluer la petite famille, il eut une idée.

— Attendez, dit-il en étirant son bras en bloquant l'avancée d'Ana et de ses enfants, je reviens.

Il monta dans la charrette, ouvrit sa sacoche, prit son crayon de menuisier, dénicha un bout de papier et nota proprement son nom, prénom et son adresse et donna le tout à Ana :

— Vous avez mon nom et mon adresse. Si vous avez besoin d'aide, n'hésitez pas.

Ana le remercia. Elle avait eu envie de l'embrasser mais elle se retint. Elle essuya furtivement ses yeux qui s'étaient embués et elle releva la tête pour le remercier encore une fois. Puis toute la famille traversa le pont et se dirigea vers l'entrée du bâtiment, vers ce drôle de camp.

A l'entrée du bâtiment situé à la sortie de la ville, deux gendarmes discutaient avec Ruben l'adjoint du directeur du camp, Cristino Ibanez. La maréchaussée contrôlait les allées et venues des réfugiés basques en notant les arrivées mais aussi les départs pour ceux qui avaient trouvé un emploi dans les environs.

Ces observations alimentaient le fichier central de la Préfecture qui rendait compte de l'efficacité de leur action auprès du ministère concerné.

Le préfet de l'Ardèche s'était demandé quelle mouche avait bien piqué le ministre pour accepter cette vague d'immigration espagnole.

Certes, cet homme intelligent à défaut d'être bienveillant, avait constaté que la majeure partie de cette population était constituée de femmes et d'enfants mais comme il voyait que la situation de l'Espagne républicaine devenait extrêmement difficile au fur et à mesure que les nationalistes poursuivaient leur conquête, il avait ordonné le renforcement des contrôles afin de prévenir l'invasion de Rouges dans le département dont il avait la charge.

Il ne voulait pas que ces réduits deviennent des bases-arrière d'organisations communistes.

Et le fonctionnaire avait donné des ordres allant dans ce sens afin que ses subordonnées les fassent appliquer à la lettre.

Sur le terrain, les gendarmes se chargeaient d'appliquer au mieux les directives préfectorales d'où leur immédiate réaction de ce jour dès qu'ils aperçurent une carriole de clandestins traverser le bourg de Largentière au moment où ils achevaient leur tournée de routine.

Ils devaient s'enquérir de l'identité de ces nouveaux arrivants. Pleins de zèle, ils se rendirent en urgence à l'entrée du camp de concentration afin d'accomplir leur mission. Leurs rapports circonstanciés devaient préciser la nature de toute arrivée impromptue.

Autorisée ou pas ?

Réglementaire ou pas ?

Accompagnée de papiers ou pas ?

Le plus âgé des deux interrogea son collègue.

— J'avais entendu dire à la sous-préfecture qu'ils devaient fermer ce camp d'internement. Je ne comprends plus. S'il en vient encore, je me demande comment ils vont faire pour appliquer cette mesure ?

C'est Ruben Iglesias le directeur adjoint du camp qui répondit :

— À terme, le camp va fermer, c'est sûr mais ça chauffe encore là-bas en Biscaye et il risque d'y avoir encore un afflux de réfugiés. Des enfants surtout ...

Mais comme le second gendarme n'avait que faire des commentaires de ce dernier, il le coupa sèchement et s'approchant d'Anna, il lui demanda :

— Papiers d'identité !, éructa-t-il sans ajouter la moindre formule de politesse.

Ruben traduisit l'injonction en espagnol.

Ana posa à terre les deux petites valises et fouilla dans une poche intérieure de son manteau car elle n'avait pas de sac à mains.

Elle prit l'enveloppe qui contenait les papiers officiels de la famille et les présenta au pandore mal élevé. Celui-ci regarda avec attention les documents signés par le gouvernement basque. Il les tourna, les retourna dans tous les sens pour vérifier leur authenticité car il n'avait jamais vu ces cachets, puis il finit par les rendre à Ana qui le remercia. Mais cela n'eut pas le don d'émouvoir notre gendarme qui sur un ton toujours aussi désagréable précisa :

— Vous avez une semaine pour vous faire enregistrer à la mairie. Dans le cas contraire, c'est l'expulsion. Je reviendrai pour vérifier que tout est en ordre.

Puis se tournant vers Ruben, ajouta :

— Vous pouvez traduire car je suppose que ces gens ne savent pas parler notre langue.

Ruben Iglesias acquiesça mais Juana avait parfaitement saisi le sens de ce qu'on venait de lui dire. Elle fit semblant de ne pas comprendre car elle ne voulait surtout pas donner de l'importance à cet individu. Après avoir dit oui à Ruben Iglesias, elle dévisagea le gendarme, le fixa intensément. Ses yeux lui renvoyèrent tout le mépris qu'elle avait emmagasiné depuis le moment où elle avait croisé la route de tous. Elle écartait de cette longue liste le sympathique jeune homme rencontré à la gare de Largentière. Bizarrement, le fier représentant de l'ordre détourna son regard mais se promit de revenir voir si cette espagnole serait en règle à la fin de la semaine. Et l'on verrait bien si elle aurait autant d'aplomb ? Ruben Iglesias ne fit aucun commentaire, il s'adressa à Ana :

— Venez, suivez-moi, je vais vous présenter à Cristino Ibanez. C'est lui le responsable de ce camp de regroupement. Les enfants peuvent nous attendre ici, je les emmènerai tout à l'heure dans le dortoir où il reste quelques places libres.

Ana demanda à ses trois garçons de ne pas bouger le temps qu'elle rencontre le directeur. Elle pénétra à l'intérieur de cet ensemble qui se trouvait dans un état lamentable. Elle fut extrêmement déçue par l'accueil du directeur du centre de regroupement qui se prenait pour ce qu'il pensait être, à savoir le seul représentant du gouvernement basque délégué auprès des autorités françaises.

Il lui précisa qu'il ne voulait aucun incident avec les habitants. Il demanda à Ana de régulariser au plus vite sa situation qui passait par une inscription à la mairie de Largentière. Après sa longue litanie réglementaire, il poursuivit en expliquant à sa compatriote que la population française appréciait ce supplément de main d'œuvre pour des activités bien spécifiques avant de lui demander si elle savait cuisiner ? Elle lui répondit par l'affirmative.

— Bien, avait-il acquiescé, vous serez placée chez les Morleux, j'espère que vous y ferez bonne figure. Teresa vous accompagnera dès que vos papiers seront en règle. Teresa est déjà en poste chez eux, en ce moment, elle assume deux fonctions, votre arrivée la soulagera. Je vous le répète, il faudra être à la hauteur !

Ana n'était pas intervenue une seule fois. Elle n'était pas en position de le faire. Elle écoutait ce drôle de personnage jouer un rôle. Représentant du gouvernement basque, avait-il précisé.

Ana percevait une sorte de duplicité chez son compatriote mais elle décida de se plier à ses quatre volontés afin de préserver la tranquillité toute relative de la petite famille. Pas question de contester l'omnipotence ridicule de ce drôle de sire.

Elle fut soulagée lorsqu'il rappela Ruben à qui, il confia l'installation de la petite famille. Après avoir récupéré ses trois fils, Ruben les mena à l'étage. Ils croisèrent des résidents qui les saluèrent mais Anna ne connaissait personne. Elle leur rendit leur salut qu'elle accompagnait d'un sourire triste qui marquait le double sentiment qui l'habitait.

D'un côté, elle était rassurée car à mesure qu'elle avançait dans ce bâtiment délabré où l'ancienne activité n'avait pas complètement disparu, elle constatait que ses compatriotes s'étaient accommodés de la situation et de l'autre, cette promiscuité la dérangeait. Mais après leur traversée homérique, elle chassa ces idées noires pour ne conserver que le positif. Les garçons allaient pouvoir se reposer. Ils étaient en sécurité. Ils montèrent à l'étage et découvrirent les dortoirs. Les lits étaient de simples paillasses. L'installation terminée puisqu'ils n'avaient pas grand-chose à ranger, Ana se renseigna auprès de Ruben sur tous les détails matériels qui allaient accompagner le quotidien.

Pour assurer une discrète intégration, elle décida de ne jamais révéler son histoire et elle demanda aux enfants de respecter ce principe car elle n'avait pas envie de partager ses soucis avec ses compatriotes.

Elle ne voulait pas non plus ressasser les événements passés en Euzkadi depuis juillet 1936, encore moins révéler sa véritable identité. Il fallait juste qu'elle découvre qui était cette Teresa qui allait l'accompagner chez les Morleux. Mais avant de poser la question à Ruben, elle décida qu'elle s'appellerait Ana Atxeari pour éviter le flot de questions qui ne manqueraient pas de se répandre si elle prononçait le nom de famille que portait Iñigo.

Car elle était certaine que le récit de ses exploits supposés ou avérés avait réussi à voler au-dessus des Monts de l'Ardèche. Puis elle récapitula les questions qu'elle devait poser à l'adjoint du Jefe car elle venait de se rendre compte que le camp était tout de même éloigné de tout. Elle retrouva le sourire lorsqu'elle mit la main sur le papier que lui avait laissé le jeune homme de la gare. Elle le lut afin de bien noter son prénom et son nom, puis elle le rangea soigneusement. Elle pensait que son ange-gardien pourrait l'aider le jour où elle en aurait besoin.

Pour le moment, il lui fallait régler les problèmes d'intendance. Après avoir répondu très vaguement à ses questions, Ruben termina son intervention :

— Une soupe est servie à partir de 19 heures 30 au réfectoire. Le réfectoire est situé au rez-de-chaussée. Ah, un dernier point, le directeur et moi-même habitons au troisième étage mais les résidents ne sont pas autorisés à s'y rendre. En revanche, nous tenons des permanences le lundi, le mercredi ou le vendredi matin dans la salle qui se situe juste à côté du réfectoire. N'hésitez pas à venir nous voir dès que vous en aurez terminé avec les démarches administratives. Vous avez entendu les gendarmes. Et puis l'honorable famille qui a eu la gentillesse de nous solliciter pour vous permettre de travailler ne supporterait pas d'accueillir une clandestine. Sur ce, je vous salue et vous donne le Ilbonsoir, ajouta-il en castillan.

Et avant qu'il ne laisse en plant les derniers arrivants dans ce sinistre camp, Ana le remercia en lui adressant son sourire le plus convenable. Pourtant elle fulminait à l'encontre de ses deux compatriotes qui s'étaient fait une place au soleil sur la misère des tous les déracinés victimes de la barbarie dispensés par tous ceux qui avaient décidé d'abattre la République.

Oui, car Ana était une bonne républicaine et elle n'avait cessé de le dire mais elle était outrée par le comportement de ces deux parvenus. Des compatriotes ? Des opportunistes oui.

Le repos enfin reconfortant pour ses enfants dans un endroit protégé. Des perspectives pour s'installer dans un pays étranger. Il fallait s'y faire et accepter cette situation.

\*

Puis vint le grand jour pour Ana.

Elle avait laissé ses trois enfants aux mains de l'institutrice du camp. Elle trouvait que sa compagne Teresa était bien agréable même si elle n'était pas très causante. Elle était assez sereine car elle ne doutait pas de ses qualités de cuisinière et elle avait provisoirement abandonné cette angoisse qui ne cessait de la tarauder depuis le jour où elle avait quitté Irun dans un wagon anonyme de la Compagnie des Chemins de Fer du PLM.

Le silence avait accompagné leurs premiers pas mais Ana curieuse comme pas deux avait fini par questionner Teresa.

Les Morleux, qui étaient-ils ?

Comment se comportaient-ils avec les étrangers ?

Teresa qui ne souhaitait pas s'étendre, répondait vaguement mais il en fallait plus pour arrêter Ana.

Elle aborda un tout autre sujet, elle voulait savoir comment cette jeune et jolie basquaise aux yeux si expressifs, à la chevelure de jais était arrivée dans ce camp de réfugiés.

Teresa hésita longuement avant de se lancer dans une description de son odyssée car elle se demandait si elle pouvait faire confiance à sa compatriote. Puis elle déballa toute son histoire.

Ana ne devait pas être une espionne, elle n'en avait pas la tête.

— Tu sais, Ana, c'est une histoire terrible que je vais te raconter. Si je m'en suis sortie vivante, mes amis n'ont pas eu cette chance. J'ai toujours pensé que mourir à vingt ans était une grande injustice mais seuls les vivants peuvent le dire.

Teresa pleurait, doucement. Elle revoyait le visage de ses amis, jeunes miliciens et miliciennes qui étaient morts. Elle pleurait, car malgré les conditions calamiteuses dans lesquelles étaient parqués les basques, elle se disait qu'elle était toujours en vie. Survivante, sortie hagarde de ce cauchemar. Des jeunes gens lancés dans une folie. Courageux en diable, affrontant la mitraille, faisant face à des militaires de carrière. Privés de munitions, de vivres, ils résistaient tant bien que mal depuis cette fin d'août torride.

Puis l'aviation avait remis ça, encore et toujours.

Et les *requetés* et les légionnaires avaient emporté la première ligne de défense. On leur avait ordonné de se replier, d'abandonner San Martial, et par la même de perdre Irun. Teresa essuya les larmes qui coulaient sur son joli visage. Comme elle avait commencé à se livrer, elle se devait de continuer. Et Ana qui voyait ou imaginait Irun dans la tourmente, se mit à pleurer à son tour. Les larmes d'Ana surprirent Teresa qui lui demanda :

— Pourquoi pleures-tu Ana ?

— Parce que j'ai vécu des années de bonheur à Irun, excuse-moi !, vas-y continue.

Teresa profita de cette interruption pour se calmer et reprendre la suite de son récit :

— Mais l'enfer n'était pas fini pour notre troupe de jeunes miliciens qui avait laissé quelques amis en route sur les hauteurs de San Martial. Les combats s'étaient déplacés d'Irun vers Béhobia. Nous résistions, mais comment résister aux bombardements incessants des deux navires qui avaient trahi la République ? Les canons tiraient sans arrêt dans notre direction. Oui, nous avons été courageux, mais que vaut le courage face à tel déluge de feu ? Je dis ça aujourd'hui mais en ce début du mois de septembre 36, j'étais comme une lionne et malgré ces reculs incessants, j'étais persuadée que le vent allait finir par tourner en notre faveur. Enfin, j'essayais d'y croire. Mais la dernière bataille qui s'annonçait allait sonner la fin des illusions, de mes illusions...

Teresa avait séché ses larmes. Ses yeux de braise traduisaient cette violence révolutionnaire que les miliciens portaient en eux car la défense d'Euzkadi face à l'agression fasciste était une cause juste. Elle portait en elle ce combat, elle le porterait toute sa vie même si ce fut un combat perdu, elle reprit :

— Le dernier vendredi, les combats se sont déroulés à Béhobia alors que nous n'avions plus de munitions. Alors pour ne pas se faire violer et tuer par ces sauvages, nous avons fui. Des serviteurs de dieu ces dégénérés ? Du nôtre et du leur, de celui qui vient du Sahara ou se la Navarre ?

Des sauvages, des fous furieux, des militaires étrangers, voilà tout ce que à quoi rassemblait l'armée rebelle. Depuis ce jour-là, Ana, je ne crois plus en Dieu. Avec un groupe, nous avons réussi à franchir la frontière que ces salauds de français avaient fermée comme pour mieux nous laisser crever dans cette nasse. Depuis cet enfer, je considère les français comme des misérables. Des traîtres, oui, des fourbes, des beaux parleurs, à quelques exceptions près mais la majorité ne vaut pas un clou et ne me parle pas de nos frères basques, ils n'en avaient rien à foutre de notre sort, hurla-t-elle avant baisser de ton. Ils nous ont laissé crever sans nous aider. Ils ont permis à ces fous furieux de tuer mes amis, jamais je ne leur pardonnerai. Mais tout ce que je viens de te dire Ana, je te demande de le garder pour toi. Je ne veux pas que ma rancœur me nuise, promis Ana ?

— Promis Teresa, je ne dirai rien !

Ana lui sourit pour bien appuyer son serment. Teresa termina sa terrible confession à l'instant où la puissante silhouette du château de Largentière annonçait les faubourgs de la ville.

— Lorsque nous sommes arrivés sur la page d'Hendaye, nous avons trouvé des familles qui se baignaient tranquillement comme si de rien n'était. Les gens sont sortis de l'eau et se sont rassemblés au milieu de la plage lorsqu'une immense fumée s'est élevée au-dessus d'Irun. Comme si c'était un spectacle ! Irun brûlait ! Ils nous regardaient et ils avaient l'air de dire, mais qu'est-ce qu'ils viennent faire ici ceux-là, ils ne peuvent pas s'étriper entre eux chez eux ? Nous les avons regardés sans comprendre. Affreux comme sentiment. Des basques étrangers chez des basques. Voilà mon histoire Ana, c'est triste car il n'y a pas un jour qui passe sans que je ne vois la tête juvénile de mes amis disparus. De mon fiancée ...

Elle baissa la tête et se tut. Elles s'arrêtèrent sur le pont des Récollets

— Et toi Ana, comment es-tu arrivée dans ce camp avec tes trois gosses ?

Ana qui avait décidé d'en dire le moins possible à la jeune milicienne, résuma son histoire :

— La guerre nous a surpris à Irun. Mon mari qui était un policier basque s'est engagé dans l'armée basque. Il se bat en Biscaye mais je n'ai plus de nouvelles depuis presque une année. Je ne sais pas s'il est mort ou vivant ? C'est un prêtre qui m'a conseillé de venir en Ardèche. Et comme toi, je dois accepter cette vie nouvelle.

— Moi aussi, je suis venue en Ardèche par l'intermédiaire d'un prêtre mais cela ne change rien à ma façon de penser de ces serviteurs de quelque chose. Ce quelque chose qui n'existe plus chez moi a choisi son camp puisque les *requetés* portaient l'image du Christ-Roi sur leur uniforme. Mais passons à autre chose. Avant d'aller chez les Morleux, je t'accompagne à la mairie pour tes papiers. Il vaut mieux que tu sois en règle. J'ai expliqué ton cas à madame Morleux. Elle a parfaitement compris et elle nous attend en fin de matinée.

La navarraise et la basquaise traversèrent la rue Jean Louis Soulavie avant d'arriver devant la mairie de la petite sous-préfecture. Elles parvinrent devant le guichet que connaissait bien Teresa pour avoir fait les mêmes démarches administratives.

Les deux femmes saluèrent l'employé qui comme toute bonne employée utilisa ce ton neutre si particulier qui traduit un sentiment de supériorité évident lorsqu'on cherche à obtenir des papiers essentiels qui accompagnent le fichage administratif d'un individu :

— C'est à quel sujet ?

Teresa qui parlait un français très correct prit les choses en main.

— J'accompagne une compatriote qui vient d'arriver au camp de regroupement du Moulinet. Elle voudrait se faire enregistrer afin d'obtenir des papiers en règle.

— Bien, elle comprend le français ?, bon c'est déjà ça. Elle le parle, un peu, bon vous allez l'aider si elle ne comprend pas tout. Avant de remplir le formulaire, madame, vous pouvez me donner vos papiers actuels ?

L'employée de mairie regarda les papiers officiels d'Ana. Elle les ausculta lentement pour vérifier leur authenticité même si elle n'avait aucune compétence en la matière.

Mais cette minutieuse étude montrait à cette étrangère tout le pouvoir que détenait cette dame, dans cette ville, dans ce pays.

Ana, patiente, ne disait rien. Elle observait la scène en attendant la suite. Elle avait appris ce que voulait dire le mot dépendance depuis qu'elle avait pris la décision de fuir.

— Bien, statua l'employée modèle, ces papiers ont l'air d'être en règle ! Asseyez-vous là, demanda-elle à Ana en lui désignant la chaise qui se trouvait derrière le comptoir de son bureau.

Nous allons procéder par ordre :

Nom ? demanda-elle en levant la tête en direction d'Ana.

Teresa lui souffla la réponse en espagnol mais Ana lui rétorqua qu'elle devait essayer de se débrouiller seule. Et la fiche salvatrice se remplissait au fur et à mesure qu'Ana déclinait son identité.

***Larunari*** née ***Atxeari***

***Prénom*** : Ana

***Née le*** 15 juillet 1897

***A*** Ituren (Espagne)

***Profession*** : ménagère

***Nationalité*** : espagnole

Ana déclina les trois prénoms de ses enfants et leurs dates de naissance. Les trois étaient nés à Irun.

Puis l'employée de mairie coucha le numéro de la carte : 34 ACO 307 et expliqua à Ana que cette carte était provisoire et qu'elle n'avait qu'une validité de dix mois.

Dès qu'Ana pourrait fournir une photo d'identité, une nouvelle carte d'identité devrait être établie. En attendant, elle devrait faire signer le récépissé et la carte à Monsieur Justes l'adjoint de Monsieur le Maire qui avait délégation de signature et qui était de permanence à la mairie.

— Attendez moi là, je reviens dit-elle en se levant de son siège pour se rendre au bureau de Monsieur Justes.

Ana sourit à Teresa pour la remercier de son aide. Une heure plus tard, Ana et Teresa quittèrent la mairie pour se rendre chez les Morleux. Pour la première fois depuis bien longtemps, Ana était rassurée. Elle avait réussi à stabiliser la situation de la petite famille, elle attendait sereine la suite des événements ...

\*

Une année était déjà passée depuis qu'Ana et ses trois enfants avaient déserté leur pays occupé. Elle se trouvait dans une impasse ou une nasse dont elle voyait mal l'issue.

Elle venait de se rendre compte que le natif de Nazareth n'était pas de taille à lutter avec sa tribu navarraise au niveau du surnaturel. Tribu qui était bien plus puissante que le Christ qui, lui, se contentait d'interventions miraculeuses banales.

Malgré l'éloignement géographique, elle avait décidé de la solliciter pour lui confier le destin de son Iñigo depuis qu'elle avait constaté que le Fils de Dieu s'occupait mal, très mal des misères du monde, et elle en était persuadée. Ses croyances locales qui avaient défilé avec les *joaldunak* à Ituren pouvaient encore le sauver.

Elle se demandait même s'il n'avait pas trahi. Par pure charité chrétienne, elle lui accorderait une dernière chance avant de solliciter ses *légendaires*. Comme toute bonne chrétienne, elle assistait à la messe dominicale mais elle doutait de la volonté de Jésus Christ de s'occuper des affaires des hommes.

Et lorsque Teresa entra dans la petite cuisine de l'appartement de la rue de la Halle, elle chassa toutes ces créatures divines, les officielles et les clandestines pour l'accueillir :

— Alors, vous avez bien avancé ?, demanda Teresa.

— Oui, oui, la chambre des enfants est prête. Jean nous a bien aidés car la rue est vraiment très étroite. A présent tout est en ordre ! Ah, ce Jean !, reprit Ana avec un large sourire. Aussitôt, le visage de Teresa se ferma et elle baissa la tête. Ana confuse, balbutia : Excuse-moi Teresa, n'y vois pas de mal. Je disais que Jean est un garçon adorable.

Mais elle ne put s'empêcher d'ajouter et si joli garçon !, qu'elle accompagna d'un sourire qui désarma la petite basquaise.

Teresa avait compris le message mais la blessure n'était toujours pas cicatrisée. Et puis ce Jean était ardéchois, il avait un travail !

Elle voyait bien comment les gens de Largentière le respectaient. Non, il ne fallait pas rêver. Elle avait accepté la proposition d'Ana de vivre avec la petite famille depuis que les autorités avaient fermé cet horrible camp. Il lui faudrait par la suite trouver un nouveau point de chute. Certes, elle avait bien aidé Ana à s'intégrer chez les Morleux au moment où la situation de sa compatriote était compliquée. Mais elle l'avait fait spontanément sans rien attendre en retour.

Puis, Jean, toujours lui, avait proposé d'héberger Ana et ses trois gamins rue de la Halle en attendant mieux.

Ana avait accepté car le loyer était vraiment dérisoire et cela ne risquait pas d'entamer son trésor de guerre. Bien sûr tous ces arrangements étaient temporaires mais ils avaient permis de conclure provisoirement ce parcours chaotique débuté un an plus tôt.

Ana fit défiler le long kaléidoscope qui avait débuté au tout début de la guerre d'Espagne. Le Pays basque n'existait plus depuis la chute de Bilbao. Elle connaissait le déroulé du drame depuis que Monsieur Morleux en bon journaliste qu'il était, lui avait détaillé l'agression nationaliste avec l'appui des puissances de l'Axe.

Il avait répondu à toutes les questions d'Ana en prenant soin de le faire avec délicatesse car Teresa lui avait glissé discrètement que le mari d'Ana était un soldat de l'armée basque. Il avait ajouté qu'il ne fallait pas désespérer mais que les choses étaient très compliquées car les nationalistes verrouillaient l'information en faisant attention de ne donner qu'une bonne image de leur croisade salvatrice à l'extérieur du territoire espagnol. Ana avait conscience que les Morleux étaient des gens biens car ils avaient toujours eu des paroles réconfortantes pour les deux étrangères.

Et puis ils versaient des salaires corrects à leurs deux employées même s'il était vrai que la situation de Monsieur Morleux lui permettait de justifier ces appointements. Il était le directeur d'un grand journal parisien.

Iñigo allait-il venir les rejoindre ou était-il déjà mort ?

Elle n'en savait rien. Mais s'il était encore en vie, Ana se demandait bien comment il réussirait à les retrouver en Ardèche.

Puis elle examina la situation des enfants. Certes ils avaient travaillé le français au camp avec la petite institutrice basque. Et si Diego commençait à bien se débrouiller, Pablo et Andoni avaient du mal pour apprendre cette fichue langue.

Plus grave, comme l'école de la République ne voulait pas accueillir ces enfants de Rouges, Ana avait été obligée de les inscrire dans une école confessionnelle. Les enfants avaient déjà perdu une année scolaire, et il fallait vraiment qu'ils soient scolarisés afin qu'ils ne prennent pas trop de retard.

Ce matin-là, Teresa et Ana partirent travailler chez les Morleux. Les deux grands allaient aider Jean sur un chantier à Montréal et Andoni resterait seul à Largentière.

Pablo était passionné par les activités manuelles et Diego pouvait se muer en apprenti consciencieux.

Ana avait donné son autorisation sans sourciller. Jean était vraiment adorable. Elle espérait secrètement que les deux jeunes gens, le jeune français et la petite basquaise allaient finir par s'accorder.

Mais la dernière fois qu'elle avait voulu évoquer le sujet, Teresa l'avait reprise assez sèchement, et depuis ce jour, elle n'avait pas insisté.

Elle devrait modifier sa tactique. Il faudrait y aller en douceur pour ne pas commettre d'impair, laisser les choses se faire naturellement. Ce jeune ardéchois était sympathique mais il ne fallait pas oublier que les basques n'étaient que des étrangers dans ce pays perdu. Etrangers aux yeux des autochtones mais aussi étrangers dans la façon d'être, la façon de penser, de vivre.

Ana avait parfaitement conscience que ces barrières étaient encore bien établies y compris chez les Morleux même si ce couple avait une ouverture d'esprit étonnante en acceptant naturellement la différence. Oui, car monsieur Morleux avait de la compassion pour tous ces espagnols victimes du fascisme.

Lorsqu'elle entra chez les Morleux, elle réalisa qu'Andoni allait passer la journée seul. Et même si elle se refusait à l'admettre, Andoni était son préféré, alors elle avait cédé aux exigences du petit garçon qui voulait déambuler dans les rues de la petite cité médiévale pour explorer le château et les méandres de la rivière.

Grâce à son imagination fertile, le gamin deviendrait Sanche le Grand, revenu à la tête d'une solide armée de soudards vascons pour prendre d'assaut la puissante forteresse qui surplombait l'étroite vallée. Ana lui avait fixé les limites de l'exploration du territoire.

Elle était loin d'imaginer que ces frontières claires dans l'esprit d'un adulte n'étaient qu'une représentation géographique incertaine dans la tête d'un gamin de cet âge. Andoni qui était un jeune garçon obéissant avait simplement répondu, oui, oui, maman, c'est noté. Cette incompréhension allait bouleverser la vie d'Andoni ...

## **Nils**

Ses frères étaient sortis tôt pour arriver à l'heure à la place des Récollets, là où Jean les attendait. Andoni profitait de cette totale liberté mais au bout d'un moment, il avait fini par tourner en rond dans le petit appartement.

Comme sa mère avait réussi à récupérer un ballon de football, il descendit dans la rue pour s'adonner à sa passion, le football. Le jeune basque avait de véritables dispositions pour le ballon rond, les mêmes que son frère aîné. Il n'avait rien perdu de son adresse. Jongles, amorties, jeu de tête, il refit ses gammes.

Son pied gauche était toujours aussi efficace dans la conduite de balle mais il n'osait armer son fameux tir pour ne pas s'attirer les foudres des voisines qui supportaient mal le clac-clac régulier du ballon lorsqu'il rebondissait sur les pavés de la ruelle. Et puis, l'étroitesse de la rue ne lui permettait pas d'envelopper ses tirs pour contourner un mur imaginaire de joueurs.

Il faudrait qu'il découvre un terrain vague pour travailler sa puissance ou ses feuilles mortes dont les trajectoires millimétrées avaient le don de déstabiliser ce pauvre Telesforo.

Ce long travail technique était la base, le socle du futur ailier gauche d'un club basque de bon niveau et peut-être un jour de l'Athletic s'il avait la grande classe, ce dont il était persuadé. Il enchaîna deux puis trois conduites de balle en faisant glisser alternativement le ballon pied droit, pied gauche, à une allure qu'il trouvait convenable mais la vieille sorcière qui habitait au milieu de la rue lui lança un fort peu sympathique : ce n'est pas bientôt fini ce tapage !

Andoni ne comprenait pas la hargne de la vieille à leur encontre. Il arrêta sa course, prit le ballon, tapa une ou deux fois le ballon sèchement au sol comme le fait un portier avant de dégager son camp mais il le fit aussi pour bien signifier son courroux à la vieille.

Puis il décida de remonter à l'appartement. Décidément cette vieille bique déteste les enfants, pensa-t-il en montant les escaliers. Il balaya ses réflexions matinales pour se demander comment il pourrait bien occuper sa journée sans encourir les foudres de tous les vieux aigris de Largentière qui visiblement n'avaient pas eu de vacances scolaires dans leur jeunesse. Comme il n'avait aucune sympathie pour les jeunes de son âge qu'il ne connaissait pas, il décida d'abandonner le football pour se lancer un défi personnel.

Pour cela, le nouvel explorateur décida d'enfreindre les règles édictées par sa mère. Personne, du moins le pensait-il, ne s'apercevrait de son escapade.

Il opta pour une virée à l'extérieur des murs de l'enceinte médiévale et comme il ne voulait pas se diriger vers l'horrible camp de réfugiés, il choisit de marcher vers le temple romain, c'est du moins le nom qu'il avait donné au bâtiment qui dominait Largentièrre, qui était tout simplement le palais de justice.

Comme c'était un excellent marcheur et qu'il avait un faible pour la montagne, il décida de s'aventurer dans les collines environnantes.

Avant de partir, il prépara sa musette avec un quignon de pain, un bout de fromage et de l'eau dans sa gourde en cuir.

Il ne voulait pas porter la musette en bandoulière lors de la traversée de la ville afin de se faire le plus discret possible pour éviter les commentaires des vieilles commères qu'il pourrait éventuellement croiser. Il souhaitait passer inaperçu mais à trop jouer les conspirateurs, il allait certainement attirer l'attention.

Dès qu'il ferma la porte de la maison, une légère angoisse l'envahit car il se rendait compte qu'il allait désobéir à sa mère. Mais lorsqu'il passa à hauteur de la chaumière de la vieille sorcière, il se rassura en tirant la langue dans sa direction pour bien lui signifier sa punition, puis il accéléra le pas pour arriver au premier pont qui enjambait la Ligne. Maudite guerre qui avait chassé ses rêves les plus fous pour le mener dans ce pays inconnu où il n'arrivait pas à trouver sa place. C'est pour cette raison qu'il voulait devenir un grand. Il ignorait qu'une année était déjà passée depuis que les généraux rebelles avaient mis le pays à feu et à sang.

Il ignorait que sa maison à Irun avait été brûlée et que son grand ami Telesforo avait quitté l'Espagne avec son oncle. Il ne savait pas si son père était encore en vie. Où était-il ? Pour chasser tous les fantômes qui accompagnaient sa fuite et celle de sa famille, il avait décidé de mordre dans la vie à pleine dents.

Il prit le temps de remonter vers le pont des Recollets en empruntant les ruelles discrètes qu'il commençait à bien connaître.

Le clandestin qu'il était devenu tenait à garder un anonymat qui lui allait bien.

Il s'était habitué à cette situation depuis qu'il avait franchi la frontière en pleine nuit sur une frêle embarcation avec ses frères et sa mère mais au fur et à mesure qu'ils plongeaient tous les quatre vers l'inconnu, il commençait à maîtriser cette angoisse permanente qui lui collait à la peau.

Il fallait toujours être aux aguets, se méfier de tous ceux qui portent un uniforme qu'ils soient gendarmes, religieux ou fonctionnaires. Qui peuvent vous arrêter et vous demander un papier pour savoir qui vous êtes, où vous allez et pourquoi vous y allez ?

Il savait qu'il courait vite, très vite et que c'était un sacré avantage. Comme il craignait d'avoir à rendre des comptes si un officiel le coinçait, il savait aussi comment lui échapper car il avait repéré le labyrinthe des ruelles de la petite cité médiévale avant de se lancer dans cette aventure.

En quelques enjambées, il remonta les vieux escaliers qui le menèrent au temple romain. Là, il contempla la cité enchâssée dans un arc de cercle barré par une ligne collinéenne verte.

Le beau château surveillait les environs.

Pour compléter ce tour d'horizon, Andoni comprit que l'hideux camp de concentration se trouvait dans les environs derrière la forteresse.

Il ne s'attarda pas mais enregistra cette donnée car il ne voulait absolument pas se retrouver dans les parages de ses mauvais souvenirs.

Après cette halte bienvenue car il était monté très vite en accélérant volontairement son rythme cardiaque, il découvrit une sente qui lui semblait prendre une direction intéressante.

Mais avant de s'y engager, il fit tourner sa musette dans le dos, regarda une dernière fois la cité conquise puis prit résolument la direction opposée. Un filet d'angoisse secoua sa colonne vertébrale, du moins le ressentit-il de cette façon, mais malgré ce coup de semonce, il avait fait un choix, il fallait qu'il s'y tienne.

La pente enchaînait les lacets et ne lui laissait plus le temps de la réflexion. Il montait tranquillement, rien ne le pressait.

Lorsqu'il arriva sur un plateau dégagé, il repéra une jolie montagne parée de belles couleurs bleuâtres.

Il décida d'y aller même s'il était bien incapable d'apprécier les distances et comme il ignorait tout de cette équation, il poursuivit sa quête. Il traversa discrètement Chassiers sans faire attention au jeune garçon qui observait ce drôle de visiteur.

A la sortie du village, derrière le cimetière, la montagne se rapprochait encore du moins en avait-il l'impression. Une vieille croix posée à un carrefour indiquait que la civilisation s'arrêtait là pour laisser la place à la campagne, aux cultures.

Bien vite, Andoni se trouva au milieu de la forêt. Il fallait la traverser en suivant le même chemin. Il menait à un hameau abandonné où quatre maisons commençaient à se transformer en ruines en acceptant que les plantes commencent à grimper le long des belles pierres ancestrales. Et pourtant il y avait encore de la vigne tout autour du hameau qui avait cessé de vivre.

Andoni hésitait : devait-il poursuivre ou se ravitailler ?

Il commençait à avoir faim et il venait de se rendre compte qu'il aurait du mal à manger au sommet de la montagne qu'il avait repérée. Car si le massif montagneux se rapprochait régulièrement, Andoni trouvait qu'il fallait qu'il marche bien longtemps avant de voir la distance se réduire.

Il découvrit une sente qui se faufilait entre les maisons ruinées ou en passe de l'être. Andoni n'hésita pas, il se glissa derrière les arbustes qui commençaient à l'obstruer.

Un peu plus loin, le chemin redevint assez large pour marcher sans soucis. Le petit garçon cherchait un endroit agréable pour s'arrêter pour manger.

Soudain, il entendit des bêlements. Poussé par la curiosité, il abandonna sur le champ son idée au moment où le massif du Tanargue découvrait ses arrondis débonnaires, irradié par un soleil généreux qui avait chassé les quelques nuages qui encombraient ses sommets.

Plus il approchait et plus les chèvres intensifiaient leurs mélopées. Andoni pénétra dans l'enclos pour s'émerveiller du spectacle qui se déroulait devant lui. Les chèvres furent surprises par l'arrivée de l'intrus qui se plaqua contre la barrière, les mains posées sur la dernière planche. Elles reculèrent et accentuèrent leurs bêlements comme pour signifier leur inquiétude.

Le petit garçon souriait en les voyant s'agiter. Il ne se lassait pas de ce spectacle naturel lorsqu'un violent coup de semonce le fit sursauter et le tira de sa rêverie :

— Qu'est-ce que tu fais là espèce de voleur de poules ?, lui demanda un gaillard aux cheveux et à la barbe hirsutes qui lui donnaient l'air d'un revenant ou d'un affreux *lamina* qui aurait trahi et basculé du côté des méchants.

L'ours mal léché qui lui faisait face lui barrait toute solution de repli. Il devait s'expliquer mais les mots qu'il souhaitait dire en français ne lui venaient pas. L'homme insistait :

— Alors, tu peux me dire ce que tu fais là ?

Et ce n'est que lorsque Andoni bredouilla quelques mots en espagnol que l'homme retrouva une once d'humanité.

Le sauvage mal fagoté changea immédiatement d'attitude et sourit à l'enfant. Sa tenue débraillée et son côté rustique détonaient à présent car malgré son apparence, l'homme était doux comme un chevreau de son troupeau. Il passa sa main dans ses longs cheveux pour révéler un visage buriné. Les joues creusées étaient mangées par une barbe blanche incertaine, à moitié coupée. Des yeux d'un bleu limpide fixaient le gamin qui n'en menait pas large malgré son changement d'attitude. Il redevint le poète perdu de ces collines ardéchoises depuis qu'il avait perdu sa compagne, la merveilleuse Blanche, qu'une tuberculose contractée dans les faubourgs insalubres de Paris avait emportée à son retour au pays.

— Tu es sûrement un petit espagnol, réfugié, qui a été interné dans cet horrible camp de concentration, je suppose ? C'est une honte pour la République, un scandale, une abjection, s'emporta-il.

Enfermer des gosses dans ces horribles camps et les mettre sous surveillance. Ils sont bien couards nos républicains embourgeoisés face à l'agression fasciste mais bon tout ça doit te dépasser. As-tu mangé ?

Andoni qui n'avait pas tout compris essaya de composer une réponse avec les quelques mots en français qu'il maîtrisait. Oui, il était bien un petit espagnol, oui, il venait de Largentière, il voulait voir la montagne qui n'était pas loin. Il n'avait pas encore mangé mais il avait de quoi manger dans son sac.

— Allez suis moi ! On va aller à l'intérieur. On va manger quelque chose et on reviendra voir les chèvres tout à l'heure. Mais pour la montagne, tu ne risques pas d'y aller seul mais on ira, tu verras. Tu peux m'appeler Nils et toi comment t'appelles-tu ?

— Andoni, monsieur, Andoni !

— Pas monsieur, Andoni, Nils comme Nils Holgersson le gamin suédois qui se balade sur les oies parce qu'il a quelques problèmes avec la société. Je te raconterai et surtout, je vais te donner le livre de Selma Lagerlöf. C'est une belle histoire. Tu liras ce livre chez toi et si on te demande d'où tu le sors, tu diras que c'est Nils qui te l'a passé.

Ils s'attablèrent à l'intérieur de la belle bâtisse qui avait appartenu à sa chère Blanche. Et comme ils partageaient tout depuis des lustres, il avait récupéré ce havre de paix à sa mort !

Qui était donc cet ermite dans ce coin perdu de l'Ardèche ?

C'était un homme bien mais il préférait laisser en pâture à la populace l'image d'un original légèrement dérangé.

Cela ne le gênait pas, bien au contraire.

Quant à la bourgeoisie ou aux notables provinciaux, il les méprisait car il considérait que tous ces voleurs historiques portaient une couche de fiel équivalente au forfait de leurs ancêtres. Et lorsqu'il vendait ses fromages de chèvre au marché de Largentière, seuls les domestiques ou les habitants modestes de la petite cité osaient croiser son regard intense. Il regarda le garçon que la providence lui avait envoyé.

Blanche et lui n'avaient pas eu d'enfants car ils n'avaient pas souhaité embarquer des gamins dans une situation instable ou dans le chaos de ces périodes agitées. Il lui sourit et lui dit :

— Allez reprends du fromage ! En allant voir les chèvres tout à l'heure, je te montrerai un chemin pour rentrer directement à Largentière. Et surtout, tu reviens dès que tu en as envie. Je t'aiderai pour le français et je te donnerai des livres. Mais commence par le voyage de Nils sur le dos d'Akka et tu me diras ce que tu n'as pas compris !

Andoni rendit son sourire au vieux monsieur. Il était bien. Tant pis pour la montagne. Il écouta Nils avec attention car ce dernier faisait un bel effort pour parler lentement.

Nils avait réussi à comprendre qu'Andoni était venu en France avec leur mère. Qu'il était le dernier de la fratrie. Que son père se battait en Espagne. Qu'il ne savait pas s'il était encore en vie.

Et comme Nils se tenait au courant de l'évolution des événements puisque le facteur lui portait régulièrement les journaux, il était très inquiet pour la suite du conflit. En tant qu'ancien typographe, il avait gardé ce lien particulier avec la presse, surtout celle qui avait fait de lui un homme libre. Nils secoua la tête, les nouvelles en provenance de l'Espagne étaient catastrophiques.

D'un côté les fascistes progressaient, de l'autre, la résistance du camp républicain se lézardait. Le pauvre garçon était peut-être déjà orphelin, puis il chassa cette idée et se leva pour ramasser les deux assiettes, les verres et la bouteille de vin, vin qu'il faisait lui-même. Même s'il était célibataire depuis longtemps, il tenait à ce que son cadre de vie soit agréable à présent qu'il vivait dans un endroit aussi même si une partie de sa vie s'était brisée depuis la perte de sa compagne.

Nils n'était autre qu'André Bladusky, fils d'immigrés polonais juifs. Il était né à Paris en 1865.

Six ans plus tard, il perdait son père assassiné au Mur des Fédérés par des soldats qui auraient mieux fait de mettre crosse en l'air plutôt que de tirer sur des comparses sociaux.

Sa pétroleuse de mère fut déportée en Nouvelle Calédonie et elle disparut de sa vie. Pas d'enfance, pas d'amour, André avait vécu dans la rue. Il avait volé, mendié pour survivre. Mais il avait surtout accumulé de la haine à l'encontre de tout un pan de la société qui l'avait plongé dans cette misère.

De constitution robuste, il avait réussi à passer ces épreuves avant de rencontrer un drôle de bonhomme qui allait devenir à la fois son ami mais aussi son mentor, Emile Pouget. Pour finir par découvrir la solidarité ouvrière, le pacifisme et l'anarchie, mais aussi l'écriture, les journaux, la prison comme il se doit lorsqu'on conteste l'ordre bourgeois et ses courroies de transmission surtout lorsqu'elles viennent du courant socialiste orthodoxe.

Hélas, il n'y eut pas de Révolution sociale mais à la place l'incroyable, la pitoyable Union Sacrée qui avait permis aux capitalistes unis de tous les pays de donner l'occasion aux militaires de liquider des populations jeunes.

Trop jeunes pour mourir mais on leur avait confisqué leur vie. Et s'il avait échappé aux massacres puisqu'il avait passé l'âge de péremption de la chair à canon, il était estampillé par la police comme pacifiste et dangereux agitateur.

Il s'était réfugié avec sa Blanche dans ce coin perdu de l'Ardèche. Blanche avait falsifié l'identité d'un pauvre malheureux qui avait payé de sa vie une énième attaque impossible dans la Somme lorsque ces vieilles ganaches avaient envoyé encore et toujours cette belle jeunesse se faire trouer la paillasse.

André avait eu du mal à se libérer de ce prénom encombrant, il avait décidé de se faire appeler Nils car il était tombé amoureux du joli conte de Selma Lagerlöf. Et puis en cet horrible jour du 15 mai 1927, il avait perdu Blanche.

Ayant atteint un âge canonique, il réalisait que la providence lui avait fait un dernier cadeau en lui emmenant ce petit espagnol au regard si doux avant de quitter ce monde qui l'avait si souvent . Il se devait de transmettre le flambeau à Andoni à condition que ce dernier soit réceptif.

— Andoni, tu reviens quand tu veux tant que l'école n'a pas commencé. Ne t'inquiète pas, tu risques d'être accueilli par Nestor, le gardien du troupeau qui récupère les biques qui batifolent dans les collines environnantes. Je te le présenterai la prochaine fois. Il est parti courir le guilledou ce jour mais tu verras c'est un chien intelligent assez réfractaire à l'autorité.

Nils lui avait indiqué le chemin le plus direct pour redescendre. Comme son escapade devait rester secrète, il avait caché dans son lit le livre en arrivant à l'appartement. Puis il était descendu dans la rue avec le ballon pour jongler et dribler comme un fou. Et si la vieille sorcière lui avait fait une remarque, il l'aurait toisé avec le même regard terrible que Nils lui avait lancé là-haut dans la montagne. Lorsqu'il aperçut ses deux frères, il leur adressa une transversale parfaite que récupéra Diego plus prompt à contrôler le ballon que Pablo.

Andoni avait pris l'habitude de monter régulièrement à la ferme mais pour tromper la vigilance de ses frères, il n'opérait pas toujours de la même façon.

Parfois il leur disait qu'il préférait rester lire à la maison mais dès que les deux frangins avaient tourné le dos, il filait en douce en s'arrangeant pour rentrer en temps et en heure ou pour donner des explications plausibles à Diego.

Nils lui avait aussi appris à traire les chèvres et à fabriquer le fromage. Un émerveillement pour le garçon qui depuis ses exploits trouvait que le fromage de chèvre était aussi bon que le fromage de brebis d'Osaba Jean. Il avait eu la chance de garder le troupeau.

Au début en compagnie de Nestor, puis un jour tout seul.

Il avait un peu paniqué lorsque les gourmandes s'étaient égayées dans les environs à la recherche de savoureuses broussailles et qu'elles s'étaient dangereusement rapprochées des vignes.

Il avait fini par les ramener à la raison et à les regrouper avant que Nils n'arrive à sa rencontre accompagné de son fidèle Nestor.

Ouf !, sauvé, avait fini par souffler le gamin qui n'en menait pas large quelques minutes auparavant car il n'aurait pas supporté de trahir la confiance que lui avait accordé un adulte.

Mais ce qui devait arriver, arriva car Andoni avait de plus en plus de mal à justifier ses nombreuses disparitions auprès de ses deux frères.

Nils lui avait pourtant demandé de raconter toute l'histoire à sa maman mais Andoni repoussait sans cesse sa confession car il savait qu'il avait enfreint les règles édictées par sa mère.

Il redoutait de se voir interdire le rendez-vous avec le chevrier asocial que les braves gens avaient mis de côté pour ne pas avoir à comprendre la marginalité philosophique de cet échalas hirsute. Façon de vivre mais aussi façon de penser qui dérangeait une population soumise à des règles stupides édictées par les puissants qui dirigeaient leur vie depuis leur enfance jusqu'à leur mort. Andoni n'avait pas conscience qu'il s'était lié d'amitié avec un paria et il redoutait la réaction de sa mère qui connaissait certainement cet ours mal léché qui venait vendre son fromage au marché.

Alors que faire ? Laisser le hasard décider du sort de cette relation ?

Puis arriva ce vendredi à la fin du mois de juillet.

— Tu viens jouer au football avec nous ? demanda Diego à son petit frère.

— Oui, si vous voulez bien de moi, répondit Andoni.

Diego fut assez étonné de la réponse spontanée d'Andoni. Les trois frères se dirigèrent vers le terrain qu'ils avaient déniché. Il était situé à la sortie de la ville vers Les Fourniols.

La réputation des basques commençait à se répandre aux alentours de Largentière même si le petit dernier était insaisissable.

On pouvait le voir traverser le terrain tout en jongles. Avec les deux pieds, s'il vous plaît. Il aimait le ballon. Pourtant dès que d'autres gamins du village se regroupaient pour débiter une partie, il s'éclipsait. Diego l'interpella :

— Tu t'en vas ?

— Oui, tu sais bien, je ne joue qu'avec Telesforo, vous, vous êtes des grands !

— D'accord, répondit Diego sceptique, on se retrouve à la maison. A tout à l'heure !

— A tout à l'heure, répondit Andoni et il laissa là ses deux frères, accélérant le pas pour filer le plus rapidement en direction de la ferme.

Quelques minutes plus tard, l'orage qui menaçait depuis un moment se rapprocha dangereusement de Largentière.

Dès les premiers coups de tonnerre, d'un commun accord, les gamins mirent fin à la partie.

Après avoir récupéré le ballon, Diego et Pablo traversèrent au plus vite la cité afin de se réfugier dans leur petit appartement avant que le déluge ne les rattrape.

Après un long déboulé où le longiligne Diego lâcha Pablo qui était beaucoup plus massif.

Les lourds nuages déversèrent leur trop plein, rythmé par de violents coups de semonce.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'appartement avant de se sécher, ils appelèrent leur petit frère. Pas de réponse ! Diego insista mais Andoni ne répondait. Les deux se regardèrent sans trop comprendre. Ils étaient inquiets.

Où était passé Andoni ? Il était chez Nils qui allait le renvoyer dès que l'orage serait passé car il devait s'occuper des bêtes bien trop nerveuses à son goût.

Lancé sur le chemin du retour, une sourde inquiétude gagna Andoni. Il venait de réaliser que la pluie avait certainement interrompu la partie de football.

Il se mit à courir.

Il arriva essoufflé rue de la Halle.

Il décida de ralentir afin de livrer une explication qu'il allait devoir donner à ses deux frères s'ils se trouvaient à la maison.

Andoni ouvrit la porte du petit appartement.

C'est Diego qui l'accueillit, il appela Pablo :

— Pablo, Pablo, arrive, Andoni est là !

Pablo laissa entrer Andoni dans la cuisine et ne le lâcha plus. Pour une fois qu'il menait le jeu, il n'allait pas se départir de son rôle d'aîné.

— Alors, vas-y, on t'écoute, où étais-tu passé ?, on peut savoir ?, pourquoi tu n'étais pas à la maison ?

— Doucement Pablo, l'interrompt Diego, laisse-le répondre avant de poser une autre question. Toi, Andoni, trouves une explication sérieuse car tu nous as fichu une de ces trouilles. S'il n'y avait pas eu la pluie, on parait à ta recherche et on prévenait maman.

Andoni comprit qu'il n'échapperait pas à la confession. Il choisit de jouer franc jeu avec ses frères afin de s'en faire des alliés.

— Par où commencer ? De toutes les façons, j'allais tout raconter à maman ce soir. Et plein d'aplomb, il ajouta, vous allez m'aider.

— Et comment ?, reprit Pablo qui avait cédé la parole à Diego.

— Tout simplement, en ne me lâchant pas lorsque maman va me dire que je n'avais pas le droit de dépasser le pont des Recollets. Je ne vous demande pas de mentir ni de dire que j'étais avec vous, non, juste de m'aider à l'amadouer afin que je puisse continuer à faire ce que je vais vous expliquer. Mais avant je vais chercher le livre que m'a donné Nils.

— C'est qui ce Nils ? demanda Pablo.

— Attends, laisse-moi aller chercher le livre et je vous explique tout !

Andoni essaya de raconter simplement ce qu'il lui était arrivé sans trop en rajouter afin que les deux aînés comprennent comment son aventure au départ hasardeuse s'était conclue par cette singulière rencontre.

— Et tu n'as pas eu peur lorsqu'il t'a bloqué le passage ? demanda Pablo.

— Oui, Pablito, j'ai eu très peur. Pas longtemps car dès que j'ai parlé, il a compris que j'étais un espagnol ! Et là tout a changé comme je vous l'ai dit.

Diego avait bien tout entendu. Son petit frère l'avait étonné. Il secoua la tête car il se demandait bien comment sa mère allait continuer à accepter qu'Andoni continue à voir le vieil homme même si l'histoire des livres lui paraissait être un sacré atout.

\*

Ce soir-là, Teresa et Ana rentrèrent à une heure inhabituelle car l'orage avait perturbé le déroulement de la journée en bloquant les deux espagnoles à l'intérieur de la maisonnée. Et comme tout le monde s'était mis en retard, madame Morleux leur avait demandé de prolonger leur journée. Ce que les deux femmes avaient accepté volontiers car elles n'oubliaient pas ce qu'elles devaient aux Morleux.

Comme ils recevaient du beau monde, tout le monde avait mis les bouchées doubles afin que tout se passe au mieux avant l'arrivée des invités. Madame Morleux n'aurait plus qu'à réchauffer les plats.

Plus tard dans la soirée, elle recevrait les compliments de ses convives et de ceux de son mari qui les distillerait avec parcimonie afin de ne pas en rajouter. Car madame Morleux avait bien l'intention de s'attribuer les mérites de ce plat typiquement espagnol à base de riz, met qu'elle était bien incapable de concevoir au grand dam de son mari.

Malgré les réticences naturelles que madame Morleux avait eues par le passé à l'encontre des espagnols, elle reconnaissait bien volontiers que les deux jeunes femmes étaient de véritables perles. Au début, elle n'avait pas compris pourquoi son mari était venu en aide à ces réfugiés espagnols qui étaient placés dans cet horrible bâtiment abandonné. Puis elle avait fini par admettre que c'était une excellente idée. Madame Morleux avait des origines bien modestes. Et si elle avait fini par se fondre dans ses nouveaux habits de maîtresse de maison, la petite bourgeoisie locale ne l'avait jamais acceptée. On ne galvaude pas les codes sociaux chez ces gens-là !, surtout lorsqu'ils sont ridicules. Et pour ne rien arranger, Madame Morleux n'était pas très fine mais elle possédait cette subtile clairvoyance qui est la marque de fabrique des gens limités intellectuellement.

Voilà pourquoi la fraîcheur et la gentillesse de ses deux domestiques espagnoles lui avaient redonné une certaine aisance dans sa vie quotidienne. Intoxiquée par une presse avide de sensationnel ne cessant de mettre au pilori cette pègre espagnole recluse au Moulinet, madame Morleux avait commencé par rejeter tous ces Rouges avant que ses défenses naturelles ne se lézardent. Incapable de décrypter les inepties ou les contre-vérités qu'un pigiste délivrait à longueur de journal sur ce qui se passait réellement à Madrid ou à Barcelone puisque il ne faisait que reproduire dans ses médiocres articles tout le fiel que la presse nationale déversait à l'encontre de la République.

Malgré cet environnement particulier, Madame Morleux avait fini par avoir de l'affection pour ces deux espagnoles qui étaient d'une correction jamais prise en défaut.

L'orage s'était éloigné depuis longtemps lorsque les deux femmes retrouvèrent la famille au complet cette fois-ci. Pourtant lorsque tout le monde s'installa autour de la table, Ana perçut une drôle d'atmosphère.

Etait-ce le temps orageux ?

Aucun enfant ne racontait sa journée.

Teresa vint s'asseoir à son tour après avoir déposé le plat sur la table. Elle ne disait rien car elle était fatiguée. Après une telle journée, il ne lui tardait qu'une chose, c'était d'aller se coucher. Soudain, Andoni posa sa fourchette et rompit ce silence pesant :

— Maman, j'ai quelque chose d'important à te dire mais tout le monde peut entendre.

Surprises Ana et Teresa interrompirent à leur tour le repas :

— Je t'écoute mon fils.

Comme Teresa avait été sollicitée, elle se secoua pour écouter Andoni qui racontait avec beaucoup de simplicité son aventure dans la campagne ardéchoise. Pas question de jouer les héros car il se doutait bien qu'il allait être puni.

Il avait menti !

Il prenait le temps de détailler son étonnante expédition, la rencontre avec les chèvres et leur prioritaire.

Là, il s'arrêta pour scruter le regard de sa mère.

Son visage impassible était serein.

C'était rassurant.

Sa maman écoutait.

Andoni ne savait pas expliquer les raisons qui l'avaient poussé à enfreindre les consignes de sa mère mais il comprenait que cette folie était la conséquence de cette fuite qui avait bouleversé sa vie de gamin.

Ana ne l'avait toujours pas coupé.

Elle se contenta de hocher la tête par deux fois car un double sentiment l'habitait.

L'histoire d'Andoni était très inquiétante surtout pour une mère protectrice mais aussi merveilleuse si on la remettait dans le cadre du drame qui avait frappé la famille.

Un an déjà que ce maudit mois de juillet 36 avait plongé la famille dans la tourmente, de plus Ana n'avait aucune nouvelle de son mari. Et alors qu'elle réfléchissait à l'enchaînement de ces événements, Andoni termina son récit par une note joyeuse :

— Tu sais maman, c'est Nils qui a insisté pour que je te raconte tout ça mais je n'osais pas. Je savais que j'avais fait une grosse bêtise en te désobéissant. Et j'avais très peur que tu me grondes. Tu sais, il veut absolument que vous veniez voir sa ferme, ses chèvres.

Puis il se tut.

Il attendait le verdict, soulagé, le secret de ses escapades commençait à devenir pesant.

Ana se leva car elle devait réfléchir, cette confession l'avait retournée. Elle était en colère car son fils adoré lui avait désobéi mais à contrario elle était très fière de son petit dernier.

Voilà pourquoi ce petit cachotier avait tant progressé en français, pensa-t-elle. Car elle avait noté ses progrès alors qu'au départ son Andoni avait eu tant de mal à se familiariser avec cette langue étrangère.

Elle secoua la tête pour mieux évacuer la dualité de ses sentiments. Comment devait-elle gérer cette contradiction ?

Et elle revint s'asseoir, c'est Teresa qui la sortit de cette situation bien embarrassante :

— Andoni, va nous chercher ton livre et montre nous ce trésor.

Le petit garçon ne se fit pas prier. Sans attendre l'avis de sa maman, il monta les escaliers quatre à quatre. Il revint avec le livre et le présenta à sa mère. Ana tourna lentement les pages avant de s'attarder sur une belle illustration où l'on voyait le *lamina* scandinave assis sur le cou d'une belle oie volant au-dessus d'une rivière.

Pablo et Diego observaient la scène en attendant la suite.

Andoni mit à profit ce silence pour reprendre la main.

Il s'exprima en français :

— Maman, maman, monsieur Nils, il a dit que l'on doit aller à la ferme. Il hésita, les quatre et aussi Teresa et Jean !

Ana intervint pour rendre son jugement. Elle débuta par une bonne leçon de morale. Les mots étaient forts, certes mais Andoni avait évité le pire. Ana avait compris au vu de la déstabilisation familiale qu'elle ne pouvait pas sanctionner son petit dernier.

Et les choses en étaient restées là.

Dès qu'il avait un moment de libre, Andoni filait retrouver Nils. Et c'est ainsi que le jeune chevrier devint aussi un passionné de littérature française grâce aux conseils avisés de son vieux professeur.

Mais le meilleur restait à venir ...

Nils proposa à Andoni de l'accompagner au marché de Largentière pour vendre ses fameux fromages de chèvre.

Avec l'accord de sa mère, le petit espagnol timide et même effacé débuta une carrière de commerçant spécialisé en production caprine.

Ce jour-là, au marché, un jeune homme se présenta devant l'étal que tenaient le jeune garçon et le vieil homme bourru.

Il s'appelait Paul et il habitait Chassiers. À force d'observer le jeune espagnol, Paul avait compris qui était ce jeune étranger, il l'interpella : — Tu sais, je te connais, lui dit-il. Je t'ai aperçu la fois où tu montais vers Chassiers. Tu étais tout seul et cela m'avait intrigué !

Andoni ne comprit pas le sens des derniers mots prononcés par Paul, qui ne lui laissa pas le temps de la réflexion car il poursuivit :

— Depuis que je sais que tu viens vendre les fromages les jours de marché, je voulais faire ta connaissance car je n'ai pas beaucoup d'amis ici. Je ne sais pas jouer au football par exemple, ajouta-t-il tristement.

Andoni souriait car ne pas savoir jouer ou dribler avec un ballon était pour lui une chose impensable.

Mais au-delà de ce constat assez amusant, Andoni n'en revenait pas. Quelqu'un le connaissait, l'avait reconnu, ici, au marché. Il n'était plus un inconnu, un étranger.

Il rendit son sourire à Paul et le remercia intérieurement de l'avoir abordé de façon aussi sympathique. Andoni demanda à Nils s'il pouvait s'absenter quelques minutes pour bavarder avec son nouvel ami ? Après le clin d'œil complice du vieil ours, les deux garçons s'éloignèrent. Un peu plus loin, Andoni intrigué lui demanda dans un français encore hésitant :

— Tu n’as pas d’amis ?, Andoni fut tout étonné d’avoir formulé la question français alors que quelques jours auparavant, il aurait dit : *No tiénes amigos ?*

— Non, tu vois, je n’ai pas d’amis car mes parents sont de riches propriétaires mais pour une raison que j’ignore, les gens d’ici les détestent, et leurs enfants me fuient comme la peste ! Et puis comme je te l’ai dit je suis nul avec un ballon ou avec des boules de pétanque. Je crois que tu t’appelles Andoni n’est-ce pas ?

— Oui, répondit le petit espagnol, et toi ?

— Paul, ajouta ce dernier avant qu’Andoni ne reprenne la parole.

— Tu sais Paul, je parle encore très mal le français mais pour le football, je te montrerai comme on jongle. Avec Telesforo, nous étions les plus forts.

— Eh bien dans ce cas, je t’aiderai en français.

— Mais j’aide aussi Nils à soigner ses chèvres, reprit Andoni, qui trouvait que les choses allaient un peu vite à son goût.

Son nouvel ami le rassura :

— Ne t’inquiète pas, je ne viendrai pas te voir tous les jours ! Au fait, tu sais à quelle école tu vas aller à la rentrée ?

— Je crois que maman nous a dit que c’était à l’école des curés.

C’était bien l’école des curés puisque la République se refusait à accueillir ces enfants d’étrangers. Ana avait été outrée mais elle n’avait pas eu le choix. Bizarrement, son patron ayant trouvé l’idée judicieuse, la fière républicaine avait ravalé sa colère pour finir par accepter la sentence. Andoni poursuivit :

— Mon papa fait la guerre en Espagne et c’est à cause de ça que mes frères et moi, nous ne pouvons pas aller à l’école normale.

Il avait eu du mal à trouver les mots en français car comme il raisonnait encore en espagnol, la traduction était loin d’être spontanée. Mais Paul ne lui laissa pas le temps de s’appesantir, il avait vu tout l’intérêt de cet abandon classique d’une République bien frileuse.

— C'est parfait, je serai avec toi dans la même école, ne t'inquiète plus pour le français, je t'aiderai. A bientôt ! Je pars rejoindre Maria, la jeune femme qui m'accompagne.

Une longue poignée de main scella cette nouvelle histoire d'amitié.

Andoni regarda Paul s'éloigner. Il se retourna et lui fit un dernier signe de la main.

Andoni pensa très fort à Telesforo. Il avait un nouvel ami et c'était très bien ainsi. Il rejoignit Nils pour lui raconter ce qui venait de se passer :

— Nils, Nils, tu sais je viens de me faire un nouvel ami, dit-il légèrement essoufflé après la course endiablée qu'il venait d'accomplir.

— Tant mieux, lui répondit le vieil ours. C'est bien que tu fréquentes des jeunes de ton âge. Allez, on va ranger l'étal et tu montes à la ferme avec-moi si tu veux.

Nils était rassuré. Le gamin poursuivait son intégration. Sa mère était au courant à présent. Il ne lui restait plus qu'à préparer la petite fête qu'il avait organisée.

\*

Ana avait fini par accepter l'invitation de Nils. La petite famille était au complet, Teresa était accompagnée de Jean.

Tout en admirant le paysage, elle nota que les regards que Jean et Teresa se jetaient n'étaient plus tout à fait innocents. Et elle se dit que si elle devait accélérer la suite de cette belle histoire naissante, elle n'hésiterait pas à intervenir. Entremetteuse, elle l'avait été pour Paquita et ce cher Celso. Et comme elle aimait bien jouer ce rôle, elle saurait comment faire pour donner un léger un coup de main sans se montrer trop intrusive.

Nils qui avait dressé la table dehors, il proposa à Ana de s'asseoir à ses côtés afin qu'elle lui raconte leur odyssée depuis le début de la guerre civile espagnole. Ana fit un court résumé de leur fuite puis Nils poursuivit :

— Hélas, le Nord de l'Espagne est presque entièrement aux mains des fascistes et le Pays basque a été rayé de la carte. Il faut espérer pour votre mari, certains combattants ont pu se réfugier en France.

— Comment savez-vous tout ça ? lui-demanda-elle en français.

— Je me tiens au courant car je reçois une presse bien particulière qui détaille ce drame. Les fascistes sont en train de gangréner l'Europe pour la mettre à feu et à sang mais je ne vais pas vous ennuyer avec mes histoires, vous avez d'autres chats à fouetter avec vos trois enfants. Pour votre mari, il faut y croire. Il a pu sauver sa peau au milieu de ce chaos. Je vais chercher votre plat !, s'interrompt-il pour se sortir de l'impasse dans laquelle il s'était fourvoyé.

Ana et Teresa avaient confectionné un plat qui ressemblait à une paella même si elles n'avaient pas cuisiné tous les ingrédients habituels.

Après l'incontournable fromage de chèvre, Nils apporta un gâteau à base de châtaignes qu'il avait réalisé en suivant la recette que lui avait laissée sa femme :

— C'est mon adorable femme qui m'a appris à faire ce gâteau typique du coin. Depuis sa mort, j'étais devenu un ours mal léché. La visite d'Andoni fut une bien agréable surprise. D'ailleurs à ce propos, j'aurai une proposition à vous faire pour l'installation de votre famille mais on verra ce point un peu plus tard.

Ana avait apprécié la franchise et le discours du vieil homme mais elle avait bien compris que derrière le discours policé se cachait un authentique révolté qui devait avoir un drôle de passé.

Oui, c'était un homme singulier, un pacifiste forcené comme il l'avait expliqué. Mais elle trouvait que la transmission de cette histoire était une bonne chose pour Andoni. Elle avait été enchantée de faire sa connaissance. A compter de ce jour, elle se promit de ne plus écouter les horreurs que les gens propageaient à son encontre même si le vieux bonhomme faisait tout pour les alimenter par son comportement asocial. Et puis, elle en était à peu près certaine, l'idylle naissante entre Teresa et Jean allait aboutir.

Seule ombre au tableau, son Iñigo, et les nouvelles d'Espagne n'étaient pas bonnes du tout.

Quant à Andoni, il était aux anges. Sa mère connaissait le vieux berger et il avait un nouvel ami. Calé au fond de la charrette de Jean, il regardait défiler le paysage en souriant car il était heureux. La vie à Largentière s'annonçait moins difficile que prévue. Mais Andoni allait vite déchanter car les vacances d'été s'achevaient pour laisser la place à la rentrée des classes.

\*

Andoni avait du mal le matin à retrouver cette école qu'il voyait plus comme une prison que comme un établissement qui dispense le savoir.

Fini son école à lui, la buissonnière, l'école de la vie où il avait appris tant de choses.

Ici, il redevenait un espagnol, un étranger méprisé par ces petits français dont les cervelles avaient été conditionnées, pour certains, par les inepties déclamées à longueur de journée par la bête ignorance de leurs parents.

Et les curés n'aimaient pas ces jeunes immigrés car pour eux, comble de la bêtise, ils n'étaient que des fils de Rouges avec tout le tralala qui accompagne cette marque d'infamie.

Une semaine venait de s'écouler, et Andoni s'ennuyait ferme à l'école des curés. Tout ce cérémonial le fatiguait : prières obligatoires, remerciements à Dieu, à son fils Jésus-Christ, à ses apôtres, à la Vierge Marie. Avec messe obligatoire le dimanche sous peine de punitions la semaine. Nils, Nestor et ses chèvres étaient loin, là-haut dans les collines. Plus de balades dans la montagne, très peu de jongles dans la rue. Andoni enfilait cet horrible tablier noir, serrait sa ceinture comme s'il verrouillait une camisole.

Il ne supportait pas ce rituel matinal ni cette prison appelée maison de Dieu où officiaient tous ces drôles de bonhommes qui ne souriaient jamais.

Andoni en aurait pleuré dès qu'il franchissait les portes de la prison.

A l'entrée de la classe, un petit homme au visage émacié à la tête de fouine le regardait de haut en bas pour vérifier que le condamné n'avait rien oublié. Andoni baissait la tête pour ne pas croiser le regard du prêtre qui ne l'aimait pas, il l'avait senti dès le premier jour.

Mais ce qu'Andoni ignorait, c'est que le prêtre détestait cette basse engeance qui avait intégré son école à lui, l'école du Seigneur, obligé d'accepter tous ces immigrés puisque la République n'en voulait pas dans ses écoles laïques. Il haïssait ces enfants car leurs avaient renié leur Dieu pour s'allier avec les fils de Satan, tous ces rouges qui venaient se réfugier avec l'assentiment de ce juif qui dirigeait la France. Et comme il savait depuis le séminaire que ce peuple maudit avait assassiné le fils de Dieu alors il ne pardonnait rien.

Ces nouveaux arrivants allaient voir de quel bois se chauffait le Père Dominique. Pour ne rien arranger, Andoni était incapable de mémoriser le prénom du prélat et il le désignait sous le vocable de *Padre*. Et il était en grande difficulté pour déchiffrer le verbiage particulier du prêtre.

Situé au fond de la classe, il était assis à côté de Pablo. Les deux gamins avaient décroché. Après avoir passé le contrôle visuel sans encombre, Andoni partit s'installer à sa place.

Pablo voulut lui dire quelque chose mais Andoni lui demanda de se taire. Hélas, le prêtre ne vit que la fin de la scène. Ce petit espagnol commençait à le chauffer. Un futur rebelle, un rouge, un sale rouge. A la première occasion, il allait lui faire voir qui était le maître et qui était l'élève. Diego et Paul qui étaient dans la même classe s'installèrent à leur tour. Et s'ils pouvaient éventuellement venir en aide au gamin d'Irun, ils ne pouvaient pas deviner l'animosité du prêtre à l'encontre de tous les petits espagnols qui étaient inscrits dans cette école confessionnelle.

En fin de matinée, Andoni n'en pouvait plus. Au tout début de la leçon de grammaire, il avait bien essayé de se concentrer mais il avait fini par ne plus être attentif. Il avait tourné la tête vers la fenêtre et laissé son esprit vagabonder. Une fois, deux fois, il s'était repris pour écouter les soliloques du prêtre avant de décrocher définitivement. Il attendait qu'il se passe quelque chose mais le verre de la fenêtre ne lui renvoyait aucune image, alors il se laissa aller à une intense rêverie.

Le prêtre avait remarqué que le jeune basque était ailleurs depuis un bon moment. Il fut pris d'une soudaine rage. Il prépara son intervention. Il se leva de l'estrade en prenant une règle en bois.

Puis il se glissa dans la rangée feignant de contrôler les cahiers des élèves, notant au passage le comportement de ses élèves. Il contourna le poêle à bois installé au milieu de la salle, s'approcha du suspect qui avait fini par basculer dans un monde imaginaire et lança à toute volée la règle en bois en direction d'Andoni.

La règle l'atteignit en plein visage. Surpris, Andoni poussa un hurlement de douleur. Il manqua de s'évanouir tellement le choc fut violent. Son nez ne résista pas à cette onde de choc ! Il pissait le sang qui coulait sur le cahier ouvert devant le plumier et l'encrier.

Et le prêtre hystérique se mit à hurler :

— Espèce de sale espagnol quand vas-tu cesser de rêvasser ? Non, seulement, tu parles très mal le français, la langue du pays qui t'accueille mais au lieu de m'écouter, espèce de démon tu te permets de rêvasser ! Va te laver dans les toilettes, tu vas souiller la classe de ton sale sang de bâtard !

Lorsque les deux frères d'Andoni voulurent intervenir, le prêtre fou furieux leur intima l'ordre de s'asseoir :

— A vos places ! Où vous croyez-vous sale vermine rouge ? Ici, c'est la maison de Dieu. Maison de Dieu qui accepte de vous recevoir, en toute bonté, en toute générosité. Et pour profiter de nos largesses, vous commencez par faire la révolution. Mais vous n'êtes plus en Espagne que je sache. Ici vous êtes en France. Alors ça suffit. A la moindre incartade, je vous envoie chez le Père supérieur.

Les deux frères baissèrent la tête et s'assirent sans un mot. Diego avait bien compris qu'il ne fallait pas que les choses aillent plus loin, leur mère ne l'aurait pas admis. Elle avait eu tant de mal à les scolariser.

Pendant ce temps, Andoni pleurait à chaudes larmes. Il avait du mal à comprendre ce qu'il lui était arrivé. Il avait l'impression que sa tête allait exploser. Tout en se dirigeant vers les toilettes, il retira sa main et un jet de sang se répandit sur le sol du couloir. Il releva la tête pour ne pas salir son tablier. Puis il se précipita vers les toilettes et se débarbouilla. Il essuya son nez lorsque le sang arrêta de couler. Il pensait que son nez n'était pas cassé. La lèvre supérieure était aussi touchée. Il s'aspergea d'eau pour essayer de calmer la douleur car il avait mal, très mal. L'hémorragie enfin stoppée, il arrêta de pleurer et il se mit à réfléchir.

Un, il décida de faire profil bas.

Deux, il ne fallait pas entrer en guerre avec *El Padre*.

Trois, sa mère ne devait rien savoir de cet incident.

Il finit même par se convaincre que tout ça était de sa faute car il n'aurait jamais dû laisser son esprit vagabonder lorsqu'il avait fixé intensément cette maudite fenêtre symbole d'une éventuelle liberté.

Plus tard, il en parlerait à Nils qui serait de bon conseil.

Il revint en classe, attendit l'autorisation du *Padre* avant d'entrer, lui présenta ses excuses pour son comportement et vint s'asseoir à côté de son frère. La douleur était toujours aussi intense mais il ravala ses larmes. Andoni découvrait l'injustice et aussi que le temps de l'innocence est de courte durée. Caché sous la bure céleste du saint homme, se terrait un vrai méchant. Et si Dieu avait autorisé cet attentat, c'était tout simplement parce qu'il n'existait pas.

Il se concentra sur la leçon car le prêtre impassible le surveillait du coin de l'œil. Andoni s'appliquait mais il continuait à se demander pourquoi le *Padre* lui avait envoyé cette règle en bois à toute volée au lieu de le punir. L'église venait de perdre une brebis qui s'était égarée à tout jamais, l'école récupérait un élève studieux.

Ana ne fut jamais au courant de cet incident. Le bleu fut mis sur le compte d'une altercation avec un jeune français qui avait insulté les espagnols, Andoni s'étant trouvé au mauvais endroit.

Plus tard, Nils lui expliqua que les maîtres avaient toujours raison. Il ne servait à rien de se rebeller contre l'institution surtout religieuse car elle était toute puissante. Surtout lorsqu'on est en état d'infériorité, immigré et espagnol, la double peine. La révolte viendrait en temps et en heure lorsque ses capacités intellectuelles atteindraient le niveau de celles de ces faiseurs d'illusion.

Quant à ses frères, ils tinrent parole en jouant les innocents. En revanche, Andoni apprécia l'attitude de Paul qui vint le voir dès la sortie de l'école pour l'assurer de son soutien à l'inverse des autres élèves qui commentaient l'incident en imitant le lancer de règle du prêtre. Paul lui expliqua la raison de la méchanceté des prêtres même si cela ne justifiait en rien la violence du Père Dominique. Comme on leur avait imposé la présence de ces étrangers, les prêtres les avaient pris en grippe. Ils étaient très sévères et il fallait faire très attention à l'avenir en essayant de se concilier leurs bonnes grâces. Andoni remercia Paul pour ses conseils et retint la leçon. Il fit de gros efforts de comportement même s'il détestait *El Padre* qui le lui rendait bien. S'était-il rendu compte de la violence de son geste ? Par la suite, il n'agressa plus les espagnols même s'il ne leur passait rien sur le plan intellectuel !

\*

L'automne était déjà là.

Dans sa course inexorable vers le néant, le temps balayait les saisons sans se soucier de l'envahissante nostalgie qui gagnait doucement ce coin perdu de l'Ardèche.

La nuit qui arrivait de plus en plus tôt ne faisait que renforcer la longue déchirure. A l'intérieur de la maisonnée, Ana s'affairait comme la bonne basquaise qu'elle était.

Ituren, Bordeaux, Irun, Largentière, sa condition n'avait guère changé depuis que sa mère lui avait transmis les codes de bonne conduite d'une jeune ménagère.

En revanche, Ana ignorait tout de la soumission qui était le corolaire de la condition de la femme dans cette Espagne hors d'âge car c'était une rebelle née. Depuis son adolescence, elle avait parfaitement conscience des rapports de domination qui régissaient la structure familiale basque, et elle avait cassé ces usages lorsque la famille s'était installée rue des Douanes à Irun. Tout en triant les vêtements des garçons avant de les ranger à leur place dans les armoires, elle repensait à toutes ces histoires qui avaient avalisé ces asservissements obligés même si elle s'en était éloignée depuis leur arrivée à Largentière. La dernière décision, elle l'avait prise sans l'aide ni l'avis de personne.

Elle en était assez fière car elle pensait qu'à terme l'avenir incertain de la petite famille allait s'éclairer. Elle avait fini par accepter la proposition de ce drôle de bonhomme que son fils avait baptisé Nils. Bientôt, la petite famille partirait s'installer dans une ferme voisine du vieil asocial sur les premiers contreforts collinéens.

Mais comme il fallait attendre le printemps pour débiter les travaux qui devaient remettre la vieille bâtisse en état, Ana avait ajourné le déménagement en demandant à Nils de ne pas en faire état auprès de son jeune protégé. Nils avait accepté mais il avait tout de même tenu à officialiser la transaction. Car même si cet héritage était usurpé puisque ce bien appartenait à sa femme, il voulait que tout soit finalisé avant qu'il ne meure. Il avait tout de même fini par accepter une obole en échange d'un papier signé afin que les espagnols ne soient pas ennuyés s'il venait à disparaître même s'il bénéficiait d'une santé de fer.

Et puis il fallait bien payer ces serviteurs de l'inutile qui délivrent un papier qui avalise la transmission du vol historique que les imposteurs appellent titre de propriété.

Quel sale moment il avait passé ce jour-là le serviteur zélé de la bourgeoisie. Nils lui avait lancé un regard plein de mépris en lui tendant l'acte officiel signé pour répondre au sourire forcé de cette créature sans âme qui n'avait que des ressentiments à l'encontre de ces drôles de clients qui jouaient avec des choses aussi sacrées que la propriété et le droit. Des étrangers, et un clochard, rendez-vous compte !, avait-il pensé. Ana avait suivi avec intérêt une scène qu'elle n'aurait jamais imaginée. Lorsque le clerc les avait raccompagnés, il s'était hasardé à serrer la main du vieil homme. Nils lui avait bloqué l'avant-bras. L'autre n'osait plus bouger. Il ignorait que Nils était un pacifiste. S'il lui avait retenu la main, c'était simplement pour lui signifier : pauvre type!, garde pour toi ta sentimentalité de parvenu, tu ne connais même pas le sens de la verticalité d'un être humain normal tellement ton corps a été sculpté par la somme de courbettes que tu fais à longueur de journée pour enrichir ton maître.

Puis Nils lui avait rendu son sourire de convenance tout en le délivrant de cette peur panique qui le tétanisait depuis qu'il avait voulu la jouer grand seigneur. Même Ana trouvait que le jeune homme n'avait eu que ce qu'il méritait. Lors de l'entretien, il avait posé tout un tas de questions sur l'origine des biens, sur le bien-fondé de la transaction, les sommes engagées. A plusieurs reprises, le vieil ours avait coupé court en lui demandant poliment mais fermement de s'occuper de l'acte et uniquement de l'acte afin d'éviter de dériver sur des hypothèses hors de propos que sa charge ne l'autorisait pas à émettre. L'employé modèle avait légèrement toussoté pour se donner une contenance mais n'avait pas trouvé de réplique adaptée à cette outrecuidance. Il s'était replongé dans la rédaction de l'acte notarié. Et pan sur le bec !, avait pensé Ana qui jouait les innocentes éperdues arguant du fait qu'elle ne maîtrisait pas la langue de Molière. Une fois passé ce moment particulièrement pénible pour les deux parias, les choses allaient évoluer vers un semblant de normalité.

L'appartement de la rue de la Halle serait bientôt libéré. Mais Ana ne prolongea pas sa réflexion, elle se contenta de sourire. Après en avoir terminé avec le rangement des affaires des garçons, elle sortit faire quelques emplettes afin de remplir le garde-manger.

Après le repas, Ana avait demandé aux deux grands de consacrer un peu de temps aux devoirs avant de repartir en vadrouille. Les activités physiques, c'était bien, et Ana n'y voyait pas d'inconvénient mais elle voulait absolument qu'ils travaillent le français. Car l'éventualité d'un retour en Espagne ne semblait pas de mise d'après les dernières nouvelles données par Monsieur Morleux. La maîtrise de la langue devenait une condition essentielle pour une intégration à venir.

Diego faisait travailler son frère. Pablo soufflait de temps à autre pour signifier sa désapprobation car son grand frère ne laissait rien passer. Et il lui tardait de sortir pour taper dans le ballon. Mais Diego était inflexible et Pablo rechignait. Et il ne fallait rien attendre de la part de sa mère.

Diego était devenu un professeur de substitution et il s'occupait très bien de ses deux frères. Doué pour les études malgré le retard accumulé, il avait repris un cursus presque normal. Il avait construit une grille de conversion personnelle qui lui permettait de jongler assez facilement entre les deux vieilles langues latines.

Et tant pis si de temps à autre un faux ami le trahissait. Il subissait l'affront d'un rire collectif une fois mais pas deux car Diego était fier, très fier ! Il ne supportait pas d'être la risée des autres élèves qu'il se mettait à haïr spontanément en se promettant de leur faire rendre gorge sur un ou deux dribles chaloupés. Pour se prémunir de ces fautes de français, il corrigeait régulièrement sa table de conversion.

Il ne parlait basque qu'avec Ana ou avec Teresa car ses deux jeunes frères qui n'en possédaient que quelques bribes, étaient dans l'incapacité de tenir une conversation.

La quiétude studieuse du petit appartement fut brusquement interrompue lorsque l'on frappa sèchement à la porte d'entrée. Pablo leva la tête, très inquiet il se demanda mais qui est-ce qui peut frapper tape aussi fort ?

— Maman, veux-tu que j'aille voir qui est là ?

— Non, non, j'y vais.

Et lorsqu'elle ouvrit la porte, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir le gendarme qu'elle avait croisé à l'entrée du camp à leur arrivée à Largentière. Ce gendarme était accompagné par un grand dadais aux oreilles éléphantiques.

Ana faillit sourire en le découvrant mais elle se ravisa. La présence de la maréchaussée à cette heure de la journée l'inquiéta. Le gendarme qu'elle connaissait lui demanda de les suivre. La formulation était polie, le gendarme courtois, elle fut légèrement rassurée.

Mais elle n'avait pas oublié comment ce monsieur avait été odieux lors de sa première intervention. Elle lui demanda l'autorisation d'avertir ses fils avant de les suivre, le gendarme donna son accord.

— Diego!, appela-t-elle.

Elle attendit qu'il arrive, qu'il salue les deux hommes avant de lui dire en français :

— Je vais à la gendarmerie avec ces messieurs. Tu attends mon retour avant d'aller jouer dans la rue. Et tu contrôles le retour de notre pigeon voyageur, promis ?

Diego acquiesça et la salua de la main. Le temps de traverser la petite cité, Ana se trouva à la gendarmerie. Les deux gendarmes s'effacèrent pour la laisser entrer.

Ana n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait lorsqu'elle découvrit un fantôme qu'elle ne connaissait que trop bien. Un squelette longiligne mal rasé, mal habillé, mais aussi menotté lui fit face essayant tant bien que mal de se relever. Le choc fut trop violent, elle s'évanouit. Le pandore aux oreilles d'éléphant eut la présence d'esprit de la retenir avant que sa tête ne vienne heurter le vilain carrelage à la couleur indéfinie. Iñigo qui avait eu du mal à se lever, regardait sa femme évanouie à ses pieds sans trop savoir quoi faire. Ses menottes lui entravaient les poignets et il n'osait intervenir, vu sa condition de proscrit.

Il attendait qu'Ana revienne à elle et que l'autre gendarme l'aide à se relever. Le prisonnier aurait dû hurler sa joie de retrouver sa tendre épouse. Bousculer les deux gendarmes qui l'empêchaient de lui sauter au cou. Non, rien, il n'était plus rien, qu'un pauvre pantin désarticulé, brisé à tout jamais après ce qu'il avait vécu, la mort, l'ignominie, le crime, oui, c'était un criminel, un véritable criminel. Il avait assassiné un homme en haut du sommet dont il avait oublié le nom.

Et après la dernière mission qu'il avait effectuée en France pour fournir des armes à son ami Julio afin qu'il poursuive le combat, il était tombé dans une espèce de léthargie. Il avait tout perdu et il ne lui restait qu'un seul espoir celui de revoir sa famille. Sans ce fol espoir, il se serait donné la mort. Mais les événements l'en dissuadèrent. Le marin qui poursuivait la mission avait eu la gentillesse de le guider dans ses recherches.

Certes Ana avait balisé sa fuite mais dès son arrivée à Pau, il avait été trahi par son français approximatif. Il avait été dénoncé et livré aux autorités. Par chance, des prêtres basques espagnols, eux aussi réfugiés, l'avaient sorti de cet horrible camp situé près de Pau et il avait poursuivi son périple à travers une France inquiète et peureuse avant de tomber à nouveau dans les rets de la maréchaussée à quelques kilomètres du but.

Cet individu louche qui ne faisait rien pour cacher sa condition de proscrit tellement il était désespéré, n'avait dû son salut qu'à la lettre que lui avait écrite le père Mikelenrena. Au cours de son transfert vers Largentière, il fut encadré par deux gendarmes qui le menottèrent et l'emmenèrent au poste.

Exténué, il s'attendait au pire. Après quelques jours passés en cellule, on finit par lui demander de sortir afin de rencontrer quelqu'un qui était susceptible de le reconnaître. Car rien ne laissait penser qu'il y avait un lien familial quelconque entre Ana Atxeari et Iñigo Larunari.

Il tenait à peine debout car sa grande carcasse brisée ne supportait plus la souffrance physique. Il n'en pouvait plus et son état d'épuisement ne lui permettait pas d'apprécier la joie de revoir sa chère Ana. Il se rassit et attendit qu'Ana revienne à elle.

Le regard perdu dans les ténèbres ou dans les affres d'un enfer encore bien présent, il fit à nouveau un gros effort pour concentrer son attention sur le corps inanimé de sa femme. Il se demandait s'il était encore un être humain ou une simple chose privée de sentiments ? C'était l'instinct presque animal qui l'avait conduit jusqu'à Largentière. La joie, l'espérance, le bonheur et le plaisir avaient été engloutis dans les eaux du *Nervion*. Il était devenu un animal. Dès qu'il avait été pris puis repris, les français l'avaient parqué, attaché, menotté comme une bête. Un animal, lui l'ancien policier, l'ancien militaire.

Et pourtant il aurait dû avoir un choc, un déclic en revoyant Ana mais non, rien, il était ailleurs. Ana avait fini par se remettre, elle remercia le jeune gendarme qui lui avait prodigué les premiers soins en le voyant devant elle avec un linge mouillé qu'il tenait dans sa main.

Puis après avoir constaté que ses jambes ne flageolaient plus, elle voulut se blottir dans les bras d'Iñigo mais comme ce dernier était bien coincé avec ses menottes, elle le prit dans ses bras.

Les gendarmes se firent discrets et ne bougèrent pas. Alors Ana s'écarta et se mit à pleurer. Elle ne pouvait plus s'arrêter de pleurer. Elle voyait bien que son Iñigo n'avait plus rien à voir avec le bel *hidalgo* d'Irun, qu'il était dans un état second à la limite de la folie avec ses yeux qui lui sortaient des orbites tant il était maigre. Mais il était là, devant elle, bien vivant, elle caressa ses joues creusées, elle frotta sa sale barbe blanche et l'embrassa une nouvelle fois.

A ce moment-là, un gradé intervint. Sans aucune compassion pour ce couple d'étrangers, il poussa les deux basques à l'intérieur de son bureau.

– Encore des espagnols, un Rouge certainement, les menottes que portait l'autre loque qui ressemblait à une asperge passée le montrent bien. Tous ces communistes qui tuaient du curé à tout bout de champ et qui venaient se réfugier en France. La France de Clovis, celle de Charles Martel qui avait arrêté tous ces maures dégénérés.

Notre policier était persuadé que tous les espagnols avaient du sang arabe vu leurs têtes d'assassins. Ce qui était loin d'être le cas de l'ex-condottière qui avait un port très britannique mais vu son état, cela ne se voyait guère. Pas ethnologue pour un sou, le chef de la police, encore moins historien, juste fort de ses certitudes et de son rôle majeur dans la petite cité ardéchoise.

Tout être humain qui pénétrait dans son antre était coupable. Sans états d'âme, il dicta sur un ton monocorde les conditions de la libération conditionnelle du suspect.

Ana n'écoutait qu'un mot sur deux de la longue litanie de cet avorton galonné, avant d'écouter le verdict : ... avec interdiction de travailler sur le territoire national et avec l'obligation de venir pointer tous les jours à la gendarmerie sous peine de ... c'est clair pour vous ?, crut-il bon d'ajouter en hurlant sa médiocrité à deux êtres en état de soumission.

— Très clair !, soupira Ana, son mari ne dormirait pas en prison.

Il laissa à son subalterne le soin de libérer les poignets du prisonnier de l'entrave métallique. Iñigo qui n'en était plus à une souffrance physique près, fit ce que tous les prisonniers font lorsqu'on leur enlève ces bracelets, il se frotta délicatement les chairs déjà bien agressées comme pour leur enlever les horribles marques rouges qui cerclaient ses poignets.

L'humiliation avait été son lot quotidien depuis qu'il avait franchi la frontière. Mais au-delà de l'état de délabrement physique dans lequel il se trouvait, cet être ne pouvait oublier cette sordide pièce de théâtre dans laquelle on lui avait fait jouer un rôle sinistre. Ils finirent par quitter ce lieu assez désespérant pour traverser la ville.

Mais la fierté d'Ana ne l'autorisait pas à présenter son homme à ses enfants dans cet état. Le regard des passants, elle s'en fichait car elle voyait bien qu'ils dévisageaient son clochard de mari ignorant tout du héros qu'il était pour elle.

Elle oublia cet épisode et décida d'aller jusqu'à chez Jean où devait se trouver Teresa. Il fallait le rendre présentable, le laver, le raser, l'habiller avant de l'emmener dans leur refuge provisoire.

Et puis elle comptait sur Teresa pour que cette dernière l'aide à passer le choc émotionnel des enfants lorsqu'ils retrouveraient leur père.

\*

Quelques jours plus tard, toute la famille était réunie autour de la table pour le repas du soir. Iñigo s'apprêtait à plonger la cuillère à soupe dans son assiette lorsqu'il capta le coup d'œil insistant de son fils cadet. Il leva la tête dans sa direction et l'interrogea du regard sans prononcer un mot.

Comme à son habitude, Andoni lui sourit comme pour lui signifier tout le bonheur qu'il avait de retrouver son papa après des années d'abandon. Iñigo fut décontenancé par cette simple marque d'affection. Il ne sut que dire, que répondre. Pas le moindre signe de la tête comme il en avait l'habitude.

Le petit garçon venait de comprendre que son père avait lui-aussi subi un grave traumatisme. Ce mutisme permanent l'inquiétait, il se promit de lui présenter Nils afin qu'il puisse aider son père à revenir sur terre. Mais était-ce encore possible ?

La suite des événements allait confirmer ou infirmer ce secret espoir que partageaient ses deux frères, sa mère mais aussi Teresa qui avait fait la connaissance d'Iñigo et voulait obtenir des informations sur la guerre en Euzkadi, mais Iñigo n'était toujours pas en état de parler.

Avec le temps, sa condition de proscrit s'était adoucie. Il pointait moins souvent à la gendarmerie. Mais les décrets lois de mai 1938 n'annonçaient rien de bon, bien au contraire. Ces textes de loi demandaient aux préfets de surveiller ces asiliés ou rouges espagnols. Les espagnols étaient considérés comme des étrangers parmi d'autres à en ces temps où le fascisme gangrénait toute l'Europe. L'Italie avait basculé la première, l'Espagne suivait, quant à l'Allemagne, les nazis étaient au pouvoir. Une peste noire aussi pernicieuse que celle qui était apparue au moyen-âge et qui avait ravagé la population.

Et la raison se perdait dans les méandres de la manipulation portée par des opportunistes de tous bords. Le médiocre y voyait une véritable aubaine pour donner une consistance à une vie jusque-là pitoyable. Certains intellectuels souhaitaient l'avènement d'un pouvoir fort. Et tous ces affreux réunis étaient prêts à se vautrer dans la bauge fasciste, justifiant leur attitude par une ritournelle classique : le déclin de la France, l'invasion des étrangers qu'ils soient immigrés, juifs, parias politiques.

En Ardèche, le grand espagnol était un suspect.

Tout le monde ignorait qu'il s'était battu pour défendre leur liberté.

L'indifférence et l'ignorance étaient aussi des atouts pour les bonimenteurs fascistes.

On le montrait du doigt !

On le calomniait !

On ne le saluait pas !

C'était un étranger !

Pas encore un sale étranger mais un étranger !

Et en plus il ne faisait rien !

C'était les braves gens qui le nourrissaient gratuitement !

Une honte !

Par chance, sa femme était connue, ses enfants presque intégrés ou en passe de l'être.

Tant pis pour lui !

Il traînait sa misère et ne parlait à personne lorsqu'il déambulait dans les rues de Largentière. Il sortait car Ana l'avait obligé. Il survivait sans chercher à comprendre le tourbillon d'images négatives qui l'oppressait. Il était là comme une âme en peine à la recherche de quoi, il ne savait pas, il ne savait plus. Il aurait pu essayer d'apprendre le français avec ses enfants, non, il restait bloqué. Il ne parlait plus le basque non plus. Il conversait en espagnol, uniquement en espagnol et lorsque ses enfants s'exprimaient en français, il se fermait pour ne plus avoir à penser. Penser à la mort, à la montagne, à la guerre, à rien. Andoni lui avait présenté Nils.

Et Nils avait expliqué à Andoni que son papa souffrait d'un traumatisme dont il aurait beaucoup de mal à se remettre. Nils, toujours Nils ! Lorsque la famille Larunari réunie était montée le voir à la ferme pour faire l'état des lieux de leur prochaine habitation, Nils leur avait expliqué le motif de ces décrets qui consistait de façon déguisée à criminaliser les étrangers.

La défaite annoncée du camp républicain avait été le déclencheur de ce processus ignoble qui consiste à désigner un bouc-émissaire chez les populations en difficulté et de rédiger une loi inique afin que l'ordre policier encadre et mette le paria en prison au premier mouvement de sourcil. A la même époque, Himmler désignait les Tziganes comme un danger pour le Reich qui était au faîte de sa puissance. Toujours le même refrain, avait insisté Nils. La menace pour la République en France. Foutaises ! Il n'avait pas évoqué les ignominies que subissaient les ressortissants juifs dans le Reich nazi car il savait que les basques avaient en tête d'autres choses qui les préoccupaient.

Et même si Iñigo avait été initié aux subtilités de la science politique lors de la guerre d'Euzkadi, il faisait de gros efforts pour suivre le discours enflammé de Nils qui était révolté par le traitement que ces politiciens bourgeois faisaient aux défenseurs de la Liberté. Nils modérait ses propos en songeant aux conséquences possibles de ce foutu décret-loi même s'il savait qu'il était impossible aux basques de retourner en Espagne. Leur statut de réfugiés était précaire. Décidément Nils ne comprendrait jamais les hommes même s'il avait noté tout de même la justesse de vue de monsieur Morleux. Il conseilla à Ana de discuter avec ce patron de presse car il restait un humaniste influent. Il pourrait intervenir pour éviter une assignation à résidence à Ana Atxeari ou à Iñigo Larunari !

C'est Nils qui annonça la nouvelle à ses nouveaux voisins :

— Iñigo ! C'est fini. Je vais te lire en français la déclaration du putschiste qui date du 1 avril ! [...] **Aujourd'hui, ... , les troupes nationales ont atteint leurs derniers objectifs militaires. La guerre est terminée**

Nils fixa Iñigo. Des larmes se mirent à couler lentement le long des joues creusées. Fini, c'était fini, Iñigo venait de comprendre le sens du communiqué. Adieu Irun. Adieu Euzkadi ! Nils poursuivit :

— l'ami de Franco, le pape, s'est fendu d'un télégramme de félicitations. Ecoutez ça, c'est odieux : [...] **Elevant votre âme à Dieu, nous le remercions sincèrement avec votre Excellence, pour la victoire de l'Espagne catholique !** Ah, le salaud !, les salauds, ils vous ont laissé tomber !

— Tous, murmura Iñigo, même mes propres compatriotes, il n'y avait que Julio qui était un saint, et pourtant il était anarchiste !

Cette dernière remarque inattendue surprit Nils ! Il fixa Iñigo. Nils qui connaissait une partie de la fin de la bataille d'Euzkadi au cœur de la guerre d'Espagne venait d'entendre pour la première fois, la plainte terrible d'un homme désespéré qui avait dû vivre des horreurs. Il se mua en docteur :

— Ne t'inquiète Iñigo, tant que je serai de ce monde, je vous protégerai. Tu dois te refaire une santé pour tes gamins, pour Ana. Tu dois vivre avec ce poids mais tu dois vivre. Et si l'étau se resserre, je sais où ils ne te trouveront pas. En attendant, je vais te montrer quelque chose si tu viens jusqu'à la ferme. Tu viens ?

Et Iñigo se leva. Personne ne l'attendait en cette fin de matinée. Nils raconta sa vie pour essayer de redonner confiance à cet homme qui était encore en état de choc. Il n'insista pas sur les malheurs qui avaient jalonné sa vie mais détailla la fameuse rencontre avec ce petit espagnol qu'il avait pris pour un voleur de poules. Lui aussi avait volé pour se nourrir. Lui aussi avait rencontré des gens merveilleux qui avaient de la chaleur à revendre à défaut d'autres choses. Il était heureux que son petit dernier ait rencontré ce drôle de bonhomme qui ressemblait à Julio. Ces hommes avec leurs drôles d'idées étaient beaucoup plus sains que tous les sales hypocrites qu'il avait rencontrés ou côtoyés dans ces soi-disant élites. La longue confession de Nils lui fit un bien fou.

Mais il refusa de boire un verre d'alcool tant il redoutait de ne pas supporter ce breuvage qui était un vin de pays que l'on fabriquait juste à côté de la ferme de Nils.

\*

L'année suivante, c'est la France qui tombait à son tour sous le joug impitoyable de ces régimes criminels. Le 10 juillet 1940, l'Assemblée Nationale se sabordait en votant les pleins pouvoirs à un vieux maréchal qui fut en son temps un ambassadeur de France en Espagne !

Un ami des fascistes ?

Certainement.

Un fasciste ?

Nils le pensait, monsieur Morleux était plus nuancé.

Nils était inquiet, *(pas pour lui, il avait passé l'âge de l'angoisse même s'il était juif. Même la loi du 3 octobre 1940 portant sur le statut des Juifs, éditée par ce salopard clownesque de Pétain, ne l'effrayait pas !)*, non, il était affolé de voir le nombre d'opportunistes de tous bords rejoindre la vieille baderne, le fusilleur des mutins de la Somme, le boucher de Verdun comme il l'appelait !

Même un ancien secrétaire de la CGT avait retrouvé sans soucis le camp de la compromission et de la honte.

Il ne cessait de pester contre ce René Belin. :

Il avait insisté auprès d'Ana afin qu'elle demande à monsieur Morleux, le bon monsieur Morleux, avait-il ajouté légèrement ironique de prendre en main la situation de l'ancien officier de l'armée basque. Et monsieur Morleux s'en était occupé, Nils n'en revenait toujours pas. Monsieur Morleux déguisa l'ancien soldat sous le tablier d'un honnête cultivateur originaire de Mondragon en lui délivrant un contrat de travail. Et le préfet de l'Ardècheregistra la demande sous le numéro 34 AC 04 3008 avec les précisions suivantes : l'étranger était d'origine espagnole.

Il était né le 13 mai 1893. Il vivait à Largentière, ce qui n'était plus tout à fait exact au moment de la rédaction mais le Préfet qui avait reçu la demande et qui était basé à Valence avait d'autres chats à fouetter que de vérifier la véracité de la déclaration.

Il devint cultivateur et pourtant, Iñigo n'avait jamais touché un râteau, ni à une bêche encore moins à un sécateur. Le jardinier Larunari était certainement le plus mauvais de France mais il avait une solide couverture et c'était ma foi l'essentiel. Les Morleux n'étaient pas trop regardants sur le travail effectué. Diego mais surtout Pablo donnaient volontiers un coup de main à leur père.

Mais monsieur Morleux avait bien spécifié à son jardinier qu'il lui était interdit de participer à la moindre activité politique sur le territoire national afin de ne mettre personne en difficulté. Ne voulant pas porter préjudice à sa petite famille qui commençait à peine à se remettre du traumatisme espagnol, Iñigo avait donné sa parole.

Puis un jour, il apprit qu'un GTE venait de voir le jour dans la région de Largentière. Groupement de travailleurs étrangers que les fascistes avaient décidé de transformer en esclaves en échange de vagues promesses. La plupart des réfugiés espagnols acceptaient le sort qui leur était réservé car aucun ne pouvait retourner en Espagne.

Leur engagement dans le camp républicain signifiait la mort s'ils étaient pris par les autorités françaises qui ne se gênaient pour expulser tous les étrangers qui leur apparaissaient suspects ou dangereux. Les espagnols qui connaissaient parfaitement cette violence inhérente au fascisme s'engouffrèrent dans ce maelstrom hypocrite qui les mettait provisoirement à l'abri puisque la France manquait cruellement de main d'œuvre pour assurer les tâches quotidiennes. Mais si Iñigo restait en retrait, Ana suivait avec attention tous ces événements. Elle était friande de toute information qu'elle recueillait en ville depuis qu'elle était devenue la gardienne de la sécurité familiale.

\*

Et puis un jour, Andoni approcha son père : « Papa, papa ! Tu viens avec moi dans la montagne, Nils nous attend. »

Iñigo fut assez surpris de cette injonction mais il décida d'y aller. Comme il était de repos ce samedi-là, il accompagna son fils sans trop se poser de questions. Il allait un peu mieux mais les nouvelles étaient tout simplement catastrophiques.

Le jeune chevrier marchait en tête, il connaissait le moindre recoin des collines environnantes, la moindre sente, il était devenu un personnage incontournable du paysage. Andoni avançait sans faire de commentaires sur ce territoire qu'il chérissait à présent. C'est ici qu'il avait conquis la liberté, il était chez lui. Iñigo parvint à la hauteur de son fils. Une vilaine barbe de deux jours lui mangeait les joues. Lui, autrefois si soigneux, précieux même, avait bien changé. Il chassa ses idées pour s'intéresser à son fils. Il avait laissé un enfant à Irun, il découvrait un adolescent. Tous les deux marchaient en silence. Tous les deux étaient des taiseux. Iñigo savait que son dernier fils avait trouvé un père de substitution pendant son absence. Il n'était pas jaloux, il comprenait, il voyait bien que la petite famille s'était bien adaptée à cette vie de proscrits à Largentière.

Et ce drôle de Nils avait été présent au moment où, lui, se battait en Espagne. Tout cela était loin à présent.

Un peu plus haut, Nils conduisait quelques chèvres, accompagné de son fidèle Nestor. En réalité, il ne s'agissait pas de faire paître le troupeau, les chèvres étaient juste là pour assurer une couverture.

Un tableau champêtre ordinaire pour cacher une rencontre qui, elle, ne l'était pas. Nils était un pacifiste convaincu. Son grand âge ne lui permettait plus de participer activement à la Résistance.

Mais comme il restait un éternel révolté, l'arrivée du fascisme le révoltait. Les franquistes, les nazis, et à présent les collabos, il en avait sa claque de ce courant. La pente se redressa. Il s'arrêta, demanda à Nestor de stopper les chèvres qui commencèrent leurs travaux de débroussaillage.

Oui, pensa-t-il, les uns se réfugient derrière un pacifisme de bon aloi mais n'est-ce pas faire le jeu de ces fous furieux ? Non il faut se battre ! On sait bien que les élites bourgeoises confisqueront encore et toujours le pouvoir une fois la démocratie revenue. Mais Blanche n'aurait pas admis une quelconque désertion même à mon âge. Résister c'est exister, Emile, Victor étaient allés en taule mais ils avaient été jusqu'au bout de leur combat, alors que ce Clemenceau, leur pire adversaire n'était qu'une belle crapule car opportuniste en diable, toute la différence.

Nils reprit son souffle, siffla Nestor et se remit en route. Nils était devenu une boîte aux lettres d'un maquis qui venait de voir le jour.

Ce maquis né des GTE était dirigé par Florencio Leonado dit *El Buitre Negro*. Le pseudonyme était certes légèrement pompeux mais *El Buitre Negro* était un redoutable résistant et il avait ajouté noir à son nom de rapace car il appartenait à la CNT et il tenait à le faire savoir à ses compatriotes espagnols. Il avait combattu dans les colonnes libertaires avant de devenir un officier de l'armée républicaine au moment de la militarisation des milices. Arrêté par les fascistes, il avait miraculeusement réussi à s'enfuir.

Après les galères habituelles à son arrivée en France : les camps, les mines, le travail forcé, il avait réussi à fédérer les diverses sensibilités politiques espagnoles pour créer une première organisation de *guérilleros* à l'intérieur des structures du GTE.

*El Buitre Negro* savait que l'ancien officier de l'armée basque était assigné à résidence à Largentière, il voulait savoir si ce dernier pouvait l'aider à parfaire la formation militaire de son groupe. Formation militaire qui laissait à désirer et qu'il était indispensable d'accélérer car l'étau répressif qui les menaçait allait crescendo, c'était une évidence. Ce dernier n'ignorait pas que l'officier basque à la tête d'une colonne libertaire avait été un des rares à avoir défait les fascistes sur leur terrain de prédilection. Il voulait absolument rencontrer cet étonnant personnage. Et il avait demandé à sa boîte aux lettres la plus anodine de mettre au point cette rencontre dans une vieille ferme abandonnée et ruinée qui avait appartenu à la famille de Blanche.

Parvenu à quelques hectomètres du point de rencontre, Nils regroupa la dizaine de chèvres qui l'accompagnait, fit aboyer deux fois son fidèle compagnon, silence ! Puis à nouveau deux aboiements, alors *El Buitre Negro* sortit du bois au propre comme au figuré, encadré par deux *guérilleros* en armes. Ils auraient eu du mal à se faire passer pour de bons français tellement ils étaient typés. Mais on n'allait sûrement pas leur demander leurs papiers dans cet endroit perdu de la montagne. Une fois les mesures de sécurité assurées, les deux hommes se mirent à couvert pour assurer la garde.

C'est Andoni qui avait découvert ce hameau perdu et abandonné. Une remise avait servi de poulailler, un autre bâtiment de porcherie. Un peu plus loin, une ferme. L'ensemble était ruiné et envahi par une végétation qui mangeait chaque jour un peu plus le bâti. Chaque interstice était occupé par une plante tenace qui avait colonisé la pierre. Nestor dressa ses oreilles. Un *guérillero* nota le changement d'attitude du chien.

Arrivés à découvert, Nils prit les choses en main. Il demanda à Andoni de promener les chèvres aux alentours en compagnie de Nestor sans oublier de repasser dans les parages à intervalles réguliers. Comme Andoni connaissait parfaitement les lieux, il décida de tracer un circuit en marguerite. Même si le site était inaccessible, il était tout de même indispensable de respecter un périmètre de sécurité.

Iñigo regarda son fils s'éloigner puis rejoignit Nils. Ce dernier contourna le bâtiment ruiné et s'infiltra derrière le taillis qui masquait l'arrière de la bâtisse. *El Buitre Negro* les rejoignit. Nils lui demanda de les suivre. Il dégagea le passage afin d'atteindre une ancienne entrée que la végétation avait condamnée. Nils chuchota comme si des oreilles indiscretes étaient présentes :

— Vous devez contourner le bâtiment après vous être assurés que personne ne vous a suivis. Cette cache doit rester secrète. Elle peut servir momentanément de repli mais en aucun cas de base arrière. Je vous expliquerai plus tard, sa fonction première.

Nils leva le loquet et poussa la petite porte en bois. Pas un bruit, aucun grincement, le vieil anarchiste n'avait rien laissé au hasard. Les trois hommes se baissèrent pour ne pas se cogner. On aurait dit une porte d'entrée d'une église réservée aux cagots. Les deux espagnols étaient les " cagots " actuels de cette nébuleuse fascisante.

Iñigo eut un mal fou à courber sa carcasse décharnée. Ils traversèrent un passage étroit avant de pénétrer dans une pièce aménagée. Aménagée ?

Quelques pierres servaient de sièges entourant une vieille table poussiéreuse.

Une fenêtre laissait passer un rai de lumière.

Nils avait contourné les toiles d'araignée en les écartant délicatement afin de ne pas briser ce rideau de fil naturel. Il tenait délicatement cette tapisserie afin que les deux hommes se glissent à l'intérieur avant de la laisser reprendre son rôle de surveillant. Puis il invita les anciens combattants républicains à s'asseoir. Iñigo préféra se poser sur une pierre. Le catalan en fit de même. Nils resta debout pour ne pas s'immiscer dans la conservation qui allait se dérouler en castillan, le basque et le catalan étant incapables de converser dans leurs langues maternelles respectives. Iñigo avait observé tout le déroulé de l'opération. Il venait de comprendre que Nils appartenait à la Résistance. Il comprit qu'Andoni jouait un rôle actif dans cette affaire. Ou du moins, qu'il participait à des opérations avec toute l'innocence de son âge et avec une connaissance du terrain qui l'avait surpris. Il était dans un environnement de résistants, tel était le but de cette rencontre. Mais il n'eut pas le temps de poursuivre qu'*El Buitre Negro* entra dans le vif du sujet :

— Je connais ton histoire *Teniente Larunari* ! Je sais qui tu es. C'est pour cela que j'ai voulu te rencontrer rapidement. Je sais que tu étais un officier de l'armée basque. Que tu as battu les fascistes à plusieurs reprises. Que tu étais à la tête de bataillons libertaires. Je voulais savoir aujourd'hui si tu étais en mesure de nous aider. Je dirige un groupe de *guérilleros*. Nous avons décidé de nous battre contre les fascistes. Ici, en France !, l'Espagne viendra plus tard.

Je voulais d'abord savoir comment tu allais et si tu étais en capacité d'intégrer notre groupe ? Iñigo ne répondit pas tout de suite. Il hocha la tête, respira profondément avant de s'exprimer :

— Je vais mal, très mal ! Mais avant d'aller plus loin sais-tu ce qu'est devenu mon ami Julio ? C'était un homme formidable. C'était, ..., car je suppose que s'il n'est pas venu en France ?

Il ferma les yeux. A ce moment-là, le catalan comprit. L'officier basque était mort en Espagne, il avait devant lui un fantôme, il décida de mesurer son propos :

— Oui, je connaissais Julio Aràntone de la *CNT del Norte*. Un gars bien, un politique. Moi aussi j'étais à la *CNT*. Je ne sais pas ce que sont devenus les compagnons qui ont vécu la *Retirada*. Morts au combat, assassinés lors de leur dernier *paseo* !, fusillés ou parqués en France dès leur arrivée. Comme moi. Mais tout cela se paiera un jour. En attendant, je suis à la tête d'un groupe de résistants pour la majeure partie, espagnols. J'ai mis de côté mes convictions. Les mêmes que celles de Julio Aràntone. Et je me bats contre tous les fascismes. Je vois que tu es revenu dans un sale état ! Mais peux-tu nous aider ?

Iñigo réfléchissait. Il revit le visage de Julio. Instantanément, il prit une décision. Et sans renier la promesse qu'il avait faite à Monsieur Morleux, il trouva une solution qui le surprit lui-même

— Oui, je peux t'aider mais dans un rôle différent de celui de *guérillero*. Cette époque est révolue pour moi ! Trop de meurtres, de massacres, et surtout de trahisons ... Il arrêta, inspira une longue bouffée d'air pour chasser les démons qui occupaient en permanence son esprit et finit par dire doucement : avec Georges-Victor, ce coin de terre peut servir de cache. Mes gamins peuvent servir de relais et moi je reste en observation sur Largentière. Là-bas, je n'existe pas. Les gens ne font pas attention à moi. Les Morleux reçoivent du beau monde. Je serai les yeux et les oreilles de ton groupe. Mon fils servira d'intermédiaire. Et c'est Georges-Victor qui te transmettra toutes les informations que je collecterai, soit en déposant un message codé ici même soit au cours d'une rencontre avec tes hommes.

Le catalan avait observé l'ancien officier basque tandis qu'il parlait. Il pourrait jouer un rôle intéressant dans le cadre très strict de sa surveillance et il en était très heureux. Mais il ne fallait plus compter sur l'expérience militaire de ce compagnon de misère. Il devait conclure, ces rencontres ne devant pas s'éterniser pour des raisons évidentes de sécurité.

— Bien, je te remercie pour ton aide dans notre combat. Il est à la mesure de ta condition et je le comprends très bien. Les chèvres seront le premier signal d'alerte pour le groupe. Nous ne ferons plus de réunion ici. Il faut garder cet endroit secret pour cacher les armes dont nous allons avoir besoin. Cela ne servira qu'en cas de dernier recours pour prévenir une éventuelle catastrophe. Il se leva, attendit que Nils ou plutôt Georges-Victor écarte délicatement la toile d'araignée. Sans se retourner, il rejoignit ses deux compagnons et disparut.

Nils regroupa le troupeau de chèvres. Il fit un signe discret à Andoni pour qu'il prévienne Nestor de sa nouvelle mission. Une fois que les murs ruinés de la ferme abandonnée eurent retrouvé le silence, le père et le fils décidèrent à leur tour de désertier ces lieux inquiétants car porteurs d'incertitude sur un avenir qui n'en avait pas.

La piste épousait une pente douce. Le père et le fils marchaient en silence. S'il avait bien grandi, Andoni ne serait jamais aussi longiligne que son père, il était plus massif comme sa mère. Il leva la tête en direction de son père. Iñigo répondit spontanément à l'appel de son fils :

— Tu connaissais cet homme Andoni ?

— Oui Papa, je sais ce qu'il fait. Nils me l'a dit.

Iñigo ne s'était pas trompé, il l'avait deviné. Il secoua la tête.

— Je suppose que tu sais aussi ce que veulent dire les mots Résistance, Occupation, Collaboration ?

— Oui Papa, Nils m'a tout expliqué. La guerre dans notre pays. Et ici en France, maintenant !

— Nils t’a tout expliqué ?

— Oui Papa ! Tout, il m’a tout détaillé pour que je comprenne. Nils a toujours été mon unique professeur. Les autres ne sont que des mauvaises personnes, violentes, tiens, de vrais fascistes !

Iñigo n’en revenait pas. Son fils ? Il parlait comme Julio !

— Diego, Pablo, ta mère, sont-ils au courant ?

— Mes frères, non, ils ont juste vu le prêtre m’agresser. Maman écoute beaucoup Nils. Elle est très contente car j’ai fait beaucoup de progrès en français. Mais aucun ne connaît mon secret. Tu es le premier à qui je le dis et tu seras le seul. Nils m’a expliqué que tu avais été un combattant de la Liberté en Espagne, que les fascistes avaient assassiné la République. Il m’a donné l’autorisation de t’en parler mais on ne doit rien dire à la maison.

— C’est bien Andoni. C’est bien mais c’est dangereux. C’est une voie difficile que tu as choisie ...

Iñigo s’arrêta, Andoni aussi. Il cherchait ses mots. Car il savait très bien qu’après cet échange, on parlerait d’autre chose.

— Andoni ! Je vais un peu mieux depuis que je vous ai rejoints mais plus rien ne sera comme avant. Je me suis battu en Espagne, avec des soldats qui ne l’étaient pas avant cette maudite guerre. Avec eux, nous avons affronté nos propres compatriotes. Nos cousins, nos anciens amis. Ton oncle ! J’ai tué des êtres humains. Tu entends Andoni, tué ! Et il s’arrêta. Il avait eu du mal à prononcer ces derniers mots. Toujours ces images qui ne le quittaient pas, il se reprit. Les soldats que je commandais étaient des gens avec des idées bizarres. Ils étaient durs mais intègres. L’un d’eux était un être formidable. Il s’appelait Julio. Il m’a sauvé la vie, les autres, mes chefs militaires étaient basques, ils m’ont trahi. Voilà Andoni. Un jour, je te raconterai tout ça en détail puis je ne te parlerai plus jamais de cette période. Quant à Julio, je ne sais pas ce qu’il est devenu. Alors, fais attention à toi Andoni. Tu ne dois faire confiance à personne. A part Nils, bien évidemment. Tu dois être muet comme une tombe. Deux choses : ne mêle pas tes frères à cette histoire.

Diego, c'est un beau parleur. Tu ne dois pas lui faire de confidences, c'est trop dangereux. Quant à Pablo, évite aussi de le mettre dans des situations qu'il ne saurait pas gérer. Il ne possède ni ton sang-froid ni ta connaissance du terrain. Je t'ai vu à l'œuvre, tu connais ce coin comme ta poche. Tu m'impressionnes Andoni mais fais attention à toi, je sais de quoi je parle, je reviens de l'enfer.

Et il se tut. Andoni le dévisagea, il avait retrouvé son papa, il savait à présent que son papa était quelqu'un de bien. Il n'en avait jamais vraiment douté mais au village les gens parlaient tellement mal de lui. Mais ce qu'il l'avait étonné, c'est que son père lui avait dit des choses qu'il n'aurait jamais pu soupçonner. Il ne l'avait jamais entendu autant parler, il lui répondit simplement :

— Merci papa pour tes conseils. Ne t'inquiète pas, je crois que depuis que nous sommes arrivés en France, j'ai appris beaucoup de choses. Et surtout sur les gens ...

Son père lui rendit un sourire complice avant de se murer dans un silence de circonstance. Car au-delà des mots, la logique de la transmission événementielle avait été actée. Iñigo avait approuvé, Andoni l'avait compris.

\*

Un peu plus tard, Ana les accueillit avec un grand sourire. Le fils et le père, en vadrouille ensemble, elle était contente.

— Ah, vous voilà ! Très bien ! J'ai invité Teresa et Jean à manger ce soir. Allez-vous mettre en tenue, on dirait deux bohémiens habillés comme ça. Et toi Andoni, va te laver, pour enlever cette odeur de chèvre !

Les trois gamins étaient entrés de plain-pied dans le monde des adultes. Ils auraient pu avoir une enfance heureuse du côté d'Irun. Hélas, la guerre ne leur en avait pas laissé l'opportunité. Ils avaient sauté l'étape intermédiaire de l'adolescence.

Ils ne connaissaient qu'un monde violent depuis ce maudit été 36 et les choses allaient crescendo en France après un court répit. Certes, ils s'étaient fabriqués une carapace qui pouvait les aider à affronter les tempêtes qui s'annonçaient mais jamais ils ne combleraient jamais ce trou béant, ce saut entre l'enfance et le monde des adultes.

Et même s'ils n'en avaient pas conscience, ce traumatisme avait définitivement investi des zones cérébrales cachées qui pourraient, un jour, les faire basculer dans une obscurité mentale inaudible. Ils avaient grandi et bien grandi depuis le début de leur fuite. Diego devait se faire le plus discret car il entrait dans une tranche d'âge où les autorités vous demandent des comptes. Pablo se trouvait perdu au milieu de ce fatras, de cette évolution.

Bientôt Andoni allait bientôt abandonner sa houppelande de berger. Accompagné de son frère aîné, il prenait la direction de Lyon. Monsieur Morleux avait conseillé à Ana de placer son petit dernier très débrouillard auprès de Monsieur Germain, un épicier de ses connaissances. Diego allait retrouver un précepteur qui était un jésuite lettré dans la capitale des Gaules et aussi de la Résistance.

Le pauvre Pablo reprenait sans grande conviction ce travail de chevrier qu'il détestait. Il préférait accompagner Jean sur les chantiers. Mais les temps étaient difficiles pour tout le monde. Il n'avait pas eu le choix. Il s'était exécuté ...

Andoni avait eu l'impression de trahir son vieux professeur de vie, son ami, son compagnon, mais aussi Nestor, ses chèvres car c'était devenu ses chèvres, en allant à Lyon. Mais on ne lui avait pas demandé son avis. Il quittait sa famille aussi, Paul son copain, son seul véritable copain. Mais c'était la rupture avec Nils qui le travaillait car Andoni avait bien conscience que le vieux monsieur s'était engagé à fond dans son dernier combat. Nils lui avait confié certaines choses qui laissaient supposer qu'ils ne se reverraient plus.

Andoni avait enregistré ses dernières leçons empreintes d'humanisme. Il s'était engagé auprès de Nils à entretenir ce sentiment de révolte que tout homme censé doit porter en lui pour vivre debout. Et puis Nils lui avait donné des livres merveilleux que ses amis d'une époque bénie avaient écrits : Jean Grave et Emile Pouget, et les trésors d'Elisée Reclus. Un cadeau inestimable pour Andoni, une simple transmission pour Nils. Andoni avait laissé les livres ou les éditions des Temps Nouveaux chez sa maman en lui en demandant d'en prendre soin.

Andoni était donc arrivé chez monsieur Germain à Bron dans la banlieue lyonnaise. Il était devenu le commis de cet épicier fort respectable et respecté dans une période qui n'était simple pour personne. Et si l'épicier passait pour un bon français, bien dans l'air du temps avec un côté marché noir à moitié déguisé, il était le dirigeant ô combien efficace d'un réseau de renseignements.

Renseignements que pouvaient utiliser à la fois les FTP MOI ou le Chantecler Libre pour ne citer que les réseaux qui étaient les plus proches de ce nœud de résistance éloigné des centres névralgiques.

Depuis les arrestations de l'année précédente, la Milice et la Gestapo avaient intensifié la chasse aux résistants.

Monsieur Germain s'était volontairement tenu à l'écart des réunions des principaux réseaux rassemblés à Lyon. Mais il avait eu vent de l'affaire sans en connaître les tenants ni les aboutissants, et il n'avait pas cherché à en savoir davantage car la répression avait été d'une violence inouïe. La Gestapo dont le siège se trouvait à quelques kilomètres de sa boutique, la Milice, ces français qui avaient basculé dans l'horrible et le sinistre, marchaient de concert pour pourchasser tout suspect qui pouvait être un résistant ou un juif. Plus grave, des français venaient de devenir des membres de la Sipo-SD. Cette ignoble police allemande qui intégrait à présent des français inquiétait monsieur Germain car il connaissait très bien le responsable de cette ignominie.

Il sentait bien que la défaite des nazis était proche mais au quotidien la frustration des occupants et des collaborateurs se traduisait par des arrestations, puis par la torture et le meurtre.

Et il fallait continuer à rester dans l'ombre afin d'assurer le quotidien d'une Résistance qui assumait son rôle malgré sa faiblesse et l'ampleur des risques encourus. \$Le reste de la population continuait à vivre avec parfois un seul souci, se nourrir.

Alors monsieur Germain se vengeait en jouant le méchant épicier qui les faisait crever de faim !

Et Andoni ? Quel était son rôle, lui l'ancien chevrier ardéchois ?

Il était tout simplement un agent de liaison au service du Réseau de Monsieur Germain.

Lorsqu'il l'avait accueilli, il l'avait formé aux techniques de la Résistance en milieu urbain.

Il n'était plus autorisé à voir son frère Diego qui poursuivait ses études dans un lycée catholique situé à l'opposé de Lyon.

Il menait ses missions sous ses déguisements de commis livreur.

Il livrait de la marchandise mais parfois de la drôle de marchandise. Tracts, journaux ou simples renseignements pour des boîtes à lettres de réseaux amis.

Afin d'assumer ses missions, monsieur Germain était intervenu dans deux domaines aussi différents que l'apprentissage du vélo et la fabrication de faux papiers.

Nils n'avait pas prévu qu'en ville, la mécanique était aussi un moyen solide d'échapper à ses poursuivants si on appuyait très fort sur des pédales.

Et lorsque l'épicier avait constaté que le jeune espagnol ne savait pas faire du vélo, il avait missionné sa fille afin qu'elle accélère sa formation.

Les jeunes gens étaient devenus complices.

Ou amoureux mais amoureux comme on peut l'être à cet âge, 15 ans pour Andoni et 14 pour Jade.

Andoni n'aurait jamais osé déposer une bise sur les jolies joues de la jeune fille, cet amour platonique lui convenait parfaitement.

Au terme de quelques leçons, le jeune sportif accompli n'eut aucune difficulté à maîtriser le vélo. La jeune fille venait d'achever sa première mission.

A présent, Andoni parlait correctement le français, son accent ayant progressivement disparu grâce aux leçons de prononciation dispensées par Nils. Certes, il faisait encore quelques fautes de grammaire ou d'accord, beaucoup de fautes d'orthographe malgré les interminables dictées tirées du livre de Selma Lagerlöf mais on lui demandait très peu d'écrire.

Pour lui, l'école était momentanément terminée mais ce n'était pas bien grave. Nils lui avait dit que les deux écoles officielles, la républicaine et la réactionnaire, ne servaient qu'à formater plus qu'à faire réfléchir, surtout en ces temps où les théories mortuaires ou eugénistes plongeaient l'humanité toute entière dans le tréfonds de l'irraisonnée et de l'inconscience !

Monsieur Germain avait fait fabriquer de vrais faux papiers pour son agent de liaison espagnol. Il avait francisé le prénom et le nom d'Andoni afin que tout paraisse en règle en cas de contrôle inopinée des polices allemandes ou françaises.

Il obligeait Jade ainsi qu'Andoni à se plier à des exercices de spontanéité afin que le jeune commis oublie tout de son passé laissé en route entre Irun et Largetière.

En ce mois de mai 1944, Andoni était devenu un jeune résistant français complètement immergé dans sa double vie de commis et d'agent de liaison qui avait échappé jusqu'à présent aux terribles filets tendus par les polices les plus redoutables qui opéraient à Lyon et dans la proche banlieue de la cité.

Ce jour-là, il devait s'acquitter d'une mission difficile, très difficile. Pour cela, il devait éviter les forces de l'ordre, la police allemande, les français de la Sipo ou de la Milice ainsi qu'un simple contrôle de routine d'un policier lambda. Mais le jeune basque avait un sacré avantage sur toute cette basse engeance, son cerveau ayant intégré la permanence du danger depuis juillet 1936. Dès qu'il percevait une menace, une onde négative réveillait son instinct de bête traquée.

Immédiatement, il évaluait la situation, les risques encourus, l'environnement pour chercher en une seconde une porte de sortie ou s'il devait se résoudre à montrer ses faux-papiers avec une tête de parfait innocent. Andoni possédait de solides jarrets mais certaines pentes de Lyon ne permettaient pas d'accélérer et il fallait veiller à bien choisir son itinéraire pour ne pas devenir une cible facile pour des armes automatiques que ces sadiques n'hésitaient pas à utiliser !

Il avait parfaitement conscience que si un seul de ces sales types trouvait le P38 qu'il avait déposé au fond de son cageot plein d'aliments, il aurait bien peu de chances d'en réchapper. Les allemands étaient de plus en plus aux abois.

Pour cette mission, monsieur Germain avait décidé d'aider un vieux compagnon de la FTP MOI en lui fournissant cette arme maudite qui devait se retourner contre ce général SS susceptible de s'être suicidé. La pire ignominie pour ces brutes décervelées dont l'inhumanité était la conséquence de leur conditionnement.

Dans son stock, il possédait ce P38, deux Beretta et un vieux Ruby d'un ancien des Brigades Internationales et puis c'était tout. Il avait prévenu son agent de liaison de la teneur de la mission.

Après le rappel des consignes de sécurité, l'adresse de la « boîte à lettres », les deux mots de passe, monsieur Germain avait autorisé Andoni à rencontrer Jade qui n'était pas au lycée ce jour-là.

Quelle imprudence, quelle perte de temps pour un homme aussi rigoureux ! En fait l'épicier taxé de Collaboration passive dans le quartier savait exactement ce qu'il faisait.

L'amplitude horaire de la présence de la boîte aux lettres à l'endroit convenu sur le plateau de la Croix-Rousse était la seule raison valable pour que les deux jeunes conversent dans l'arrière-boutique de l'épicier.

La caverne de l'épicier recelait quelques belles pièces provenant du marché noir. Une charcuterie raffinée déroulait ses chapelets de gourmandise et les effluves pouvaient s'égarer jusque dans la boutique du commerçant. Monsieur Germain trichait pour la bonne cause et il assumait le côté ambigu de son personnage.

Jade regardait le bel espagnol. Non pas avec gourmandise mais simplement parce qu'il était beau. Bien sûr qu'elle était amoureuse du jeune sportif, de ces beaux yeux noirs, de ces cils interminables qui renforçaient la douceur de son visage.

Elle lui trouvait parfois un air de chien battu, de cocker, lorsqu'il était fatigué par une journée de livraison. Mais elle ignorait tout de l'activité d'Andoni. Elle savait juste que son père avait accueilli le jeune homme pour rendre service à un ami en ces temps de misère où il n'était pas bon de s'attarder sur l'identité ou l'histoire des gens avec toutes les oreilles indiscrètes qui étaient au service de l'ennemi.

— Tu vas où aujourd'hui ?

Mince, pensa Andoni, elle a besoin de me cuisiner. Bon qu'est-ce que je réponds ?, il improvisa :

— Je dois traverser Lyon pour une livraison qui va rapporter une belle somme. Des bourgeois assez riches, m'a dit ton père !

— Tu devrais faire attention à toi. C'est dangereux surtout en ce moment. Les allemands sont très nerveux. Et tout ça pour des gens riches ? Tu penses que je vais te croire ? Nous aussi au lycée, on parle de Résistance !

Andoni éluda maladroitement ...

— De Résistance ? Je ne vois pas, d'ailleurs je vais devoir y aller !

Et soudain, Andoni s'enhardit. Il adorait croiser la route de la jolie Jade. Il était même jaloux lorsqu'il la voyait en compagnie d'autres garçons. Il cessa de la dévisager et comme il avait décidé de changer de sujet de conversation, il lui claqua deux bises. La jeune fille surprise devint tout rouge. Mais elle n'eut pas le temps de réagir que le jeune espagnol appuyait déjà sur les pédales en se mettant en danseuse tout en faisant attention de bien garder sa livraison en équilibre. Une fois le vélo stabilisé, il se tourna vers la jeune fille, hésita à lui envoyer un baiser puis se ravisa avant de lui faire un grand signe de la main. En regardant le jeune homme s'éloigner, Jade eut comme un pressentiment. Une fois libéré de la rencontre qu'il redoutait, Andoni pédalait tranquillement. Il oublia la jeune fille pour se concentrer sur le parcours.

Il décida de passer par l'avenue Berthelot pour pénétrer dans la ville. Et tant pis s'il devait passer devant le siège de la Gestapo.

Son innocence le préservait d'une éventuelle arrestation.

Les allemands ne perdaient pas de temps avec du menu fretin, ils attendaient que les policiers français fassent le sale boulot avant de leur livrer la fine fleur de la Résistance française.

Lorsqu'il s'engagea dans la longue avenue, un drôle de bruit annonça un éventuel orage. Andoni leva la tête en direction du ciel.

Mais il n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait que déjà les premières bombes déchirèrent les premiers immeubles.

Un déluge de feu accompagné de sifflements caractéristiques s'abattait sur Lyon ce jour-là.

Mais ce n'est pas possible !, qu'est-ce qui m'arrive ?, pensa Andoni qui accéléra.

Le bombardement allié s'intensifia.

Tout s'embrasait aux alentours.

Les gens sortaient dans la rue défoncée.

Comme des fourmis prises au piège, ils partaient dans tous les sens. C'était hallucinant !

Soudain, le souffle irréel d'une bombe emporta Andoni et son vélo. Comme un fétu de paille, il valdingua et sa tête vint frapper violemment le trottoir. Un filet de sang s'écoula de son nez. Son pistolet gisait à quelques mètres de lui au milieu des légumes et des boîtes de conserve. Un inconnu, eut la judicieuse idée de pousser le pistolet dans le caniveau.

L'inconnu s'approcha du jeune espagnol.

Qui était-il ?

Un résistant ?

Un passant tout simplement ?

Il se baissa pour voir si le jeune homme était mort.

Le visage ensanglanté du jeune homme montrait à l'évidence qu'il était mort.

Mais il n'eut pas le temps de vérifier son hypothèse qu'un autre inconnu l'appelait pour lui demander de l'aider à transporter un blessé.

Il n'hésita pas.

Ainsi disparaissait Andoni Larunari Atxeari, le 26 mai 1944 lors du bombardement de Lyon par l'aviation des alliés.

Fin du second épisode